

Bought from Aspin.

VELTAKKE

Bergesio, I, p 334, footnote.

~~Vol. F. III. A. 924~~



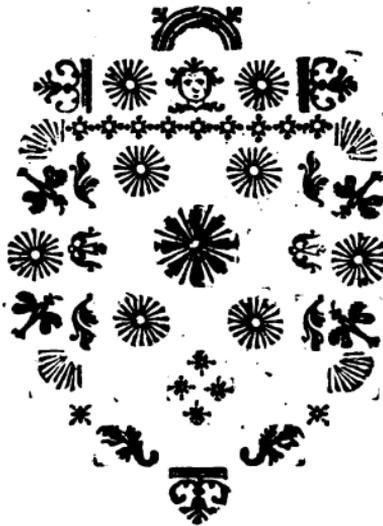
**ZAHAROFF  
FUND**

V7. P2. 1765 (3)<sup>4</sup>





LA  
PHILOSOPHIE  
DE  
L'HISTOIRE.



A AMSTERDAM,  
Chez CHANGUION.

---

MDCCLXV.



TRÈS HAUTE  
ET TRÈS AUGUSTE PRINCESSE  
*CATHERINE SECONDE.*  
IMPERATRICE  
DE TOUTES LES RUSSIES ,  
*PROTECTRICE DES ARTS*  
*ET DES SCIENCES ;*  
DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER  
DES ANCIENNES NATIONS,  
*COMME ELLE EST DIGNÉ*  
*DE GOUVERNER LA SIENNE.*

Offert très-humblement par le neveu  
de L'AUTEUR.



---

# TABLE

## DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. <i>Introduction.</i>	page 1
CHAPIT. II. <i>Des différentes races d'hommes.</i>	4
CHAPIT. III. <i>De l'antiquité des nations.</i>	8
CHAPIT. IV. <i>De la connaissance de l'ame.</i>	10
CHAPIT. V. <i>De la religion des premiers hommes.</i>	12
CHAPIT. VI. <i>Des usages &amp; des sentimens communs à presques toutes les nations anciennes.</i>	17
CHAPIT. VII. <i>Des sauvages.</i>	21
CHAPIT. VIII. <i>De l'Amérique.</i>	29
CHAPIT. IX. <i>De la Théocratie.</i>	32
CHAPIT. X. <i>Des Caldéens.</i>	34
CHAPIT. XI. <i>Des Babyloniens devenus Persans.</i>	40
CHAPIT. XII. <i>De la Syrie.</i>	45
CHAPIT. XIII. <i>Des Phéniciens &amp; de Sanchoniaton.</i>	47
CHAPIT. XIV. <i>Des Scythes &amp; des Gomerites.</i>	52
CHAPIT. XV. <i>De l'Arabie.</i>	54
CHAPIT. XVI. <i>De Bram, Abram, Abraham.</i>	58
CHAP. XVII. <i>De l'Inde.</i>	61
CHAP. XVIII. <i>De la Chine.</i>	69

CHAP. XIX.	<i>De l'Égypte.</i>	73
CHAP. XX.	<i>De la langue des Égyptiens &amp; de leurs symboles.</i>	79
CHAP. XXI.	<i>Des monumens des Égyptiens.</i>	81
CHAP. XXII.	<i>Des rites Égyptiens, &amp; de la circonfion.</i>	84
CHAP. XXIII.	<i>Des mystères des Égyptiens.</i>	87
CHAP. XXIV.	<i>Des Grecs, de leurs anciens déluge, de leurs alphabets, &amp; de leur génie.</i>	88
CHAP. XXV.	<i>Des Législateurs Grecs, de Minos d'Orphée, de l'immortalité de l'ame.</i>	93
CHAP. XXVI.	<i>Des fêtes des Grecs.</i>	96
CHAP. XXVII.	<i>De Zaleucus, &amp; de quelques autres législateurs.</i>	99
CHAP. XXVIII.	<i>De Bacchus.</i>	101
CHAP. XXIX.	<i>Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.</i>	104
CHAP. XXX.	<i>De l'idolatrie.</i>	107
CHAP. XXXI.	<i>Des Oracles.</i>	110
CHAP. XXXII.	<i>Des Sibylles chez les Grecs, &amp; de leur influence sur les autres nations.</i>	114
CH. XXXIII.	<i>Des miracles.</i>	120
CH. XXXIV.	<i>Des temples.</i>	125
CH. XXXV.	<i>De la magie</i>	130
CH. XXXVI.	<i>Des victimes humaines.</i>	133
CH. XXXVII.	<i>Des mystères de Cerès Eleusine.</i>	137
CH. XXXVIII.	<i>Des Juifs au temps où ils commen-</i>	

DES CHAPITRES.		VII
	<i>cerent à être connus.</i>	142
CH. XXXIX.	<i>Des Juifs en Egypte.</i>	144
CHAPIT. XL.	<i>De Moïse considéré simplement comme chef d'une nation.</i>	146
CHAPIT. XLI.	<i>Des Juifs après Moïse jusqu'à Saül.</i>	151
CHAP. XLII.	<i>Des Juifs depuis Saül.</i>	155
CHAP. XLIII.	<i>Des Prophètes Juifs.</i>	190
CHAP. XLIV.	<i>Des prières des Juifs.</i>	166
CHAP. XLV.	<i>De Joseph Historien des Juifs.</i>	169
CHAP. XLVI.	<i>D'un mensonge de Fl. Joseph, concernant Alexandre &amp; les Juifs.</i>	172
CHAP. XLVII.	<i>Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.</i>	174
CH. XLVIII.	<i>Des Anges, des Génies, des Diables, chez les anciennes nations &amp; chez les Juifs.</i>	179
CHAP. XLIX.	<i>Si les Juifs ont enseigné les autres nations, où s'ils ont été enseignés par elle.</i>	187
CHAPIT. L.	<i>Des Romains. Commencements de leur Empire &amp; de leur Religion: leur tolérance.</i>	189
CHAPIT. LI.	<i>Questions sur les conquêtes des Romains, &amp; leur décadence.</i>	193

VIII      TABLE DES CHAPITRES:

CHAPIT. LII. *Des premiers Peuples qui écrivirent  
l'Histoire, & des fables des premiers  
Historiens.*      197

CHAPIT. LIII. *Des Législateur qui ont parlé au nom  
des Dieux.*      203

Fin de la Table;



L A

# PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

**V**OUS voudriez que des Philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble ; essayons de déterrer quelques monuments précieux sous les ruines des siècles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se peut que nôtre monde ait subi autant de changements que les états ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moissons. Vous savez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine, & ailleurs, ne peuvent y avoir été déposés

A

que très lentement par le flux de la mer dans une longue suite de siècles. La Touraine, la Bretagne, la Normandie, les terres contigues ont été partie de l'Océan bien plus long-tems qu'elles n'ont été des provinces de France & des Gaules.

Les fables mouvants de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Égypte, peuvent-ils être autre chose que les fables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu à peu retirée ? Hérodote qui ne ment pas toujours, nous dit sans doute une très-grande vérité, quand il raconte que suivant le récit des prêtres de l'Égypte, le Delta n'avoit pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes fabloneuses qui sont vers la mer Baltique ? Les Cyclades n'attendent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent.

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours crû ? Le mont Vésuve & le mont Étna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Étna cessa de l'être ; l'un des deux soubiraux jette encor des flammes quand l'autre est tranquille. Une secousse violente abima la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vû il y a quarante ans les clochers de dix-huit Villages près du Mordik qui s'élevaient encor au-dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de tems ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ra-

venne , qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du tems des Croisades , & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend partout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace , si la septième des Pleyades est disparue depuis long-tems , si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voyes lactée , devons-nous être surpris que notre petit globe subisse des changements continuels ?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont disparu par des tremblements de terre , se seront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon , les pierres étoilées , les lenticulaires , les judaïques , les glossopètres , m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopètres pussent être des langues de chien marin , & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leur *concas veneris* sur un rivage , que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues.

Gardons nous de mêler le douteux au certain , & le faux avec le vrai ; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe , sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions serait la perte de la terre Atlantique , s'il était vrai que cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'île de Madère découverte peut-être par les Phéniciens , les plus hardis navigateurs de l'antiquité , oubliée ensuite , & enfin retrouvée au commencement du

quinzième siècle de notre Ere vulgaire.

Enfin il paraît évident , par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne , par ces golphes que les irruptions de la mer a formés , par ces archipels semés au milieu des eaux , que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté , & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

## CHAPITRE SECOND.

### DES DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

**C**E qui est plus intéressant pour nous , c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs , les Nègres , les Albinos , les Hottentots , les Lapons , les Chinois , les Américains , soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui en passant par Leide , n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un nègre disséqué par le célèbre Ruish. Tout le reste de cette membrane est dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire , & c'est elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu , & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds , leur nez épaté , leurs lèvres toujours grosses , leurs oreilles différemment figurées , la laine de leur tête , la mesure même de leur intelligence , mettent entr'eux & les autres es-

pèces d'hommes de différences prodigieuses ; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat , c'est que des nègres & des nègresses transportés dans les pays les plus froids , y produisent toujours des animaux de leur espèce , & que les mulâtres ne sont qu'une race batarde d'un noir & d'une blanche , ou d'un blanc & d'une noire , comme les anes spécifiquement différens des chevaux produisent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite & très-rare ; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent ; cependant les nègres en attrapent quelquefois , & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux , & mille Européens en ont vu. Prétendre que ce sont des nègres nains , dont une espèce de lèpre a blanchi la peau , c'est comme si on disoit que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre , rien d'incarnat , nul mélange de blanc & de brun , c'est une couleur de linge , ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux , leurs sourcils sont de la plus belle & de la plus douce soie ; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes , mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille , à aucune nation par la tête , puisqu'ils ont une autre chevelure , d'autres yeux , d'autres oreilles , & ils n'ont d'homme que la stature du corps , avec la faculté de la parole & de la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres , & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuisses , le teron noir des femmes Samoyèdes , la barbe des hommes de notre con-

ment, & le menton toujours imberbe des Américains, sont des différences si marquées, qu'il n'est guères possible d'imaginer que les uns & les autres ne soient pas des races différentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des Terres Australes; & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvege en a planté aussi en Amérique & sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savans ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchant de l'homme, ont péri; les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, & si maltraités par les nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encore long-tems.

Il est parlé de satires dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes ayent subjugué des filles. Hérodote au livre II, dit, que dans son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens ayent été communs, & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables; mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre humain, & semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes; ( si vous faites abstraction de cette ligne de descen-

(7)

dans d'Adam consacrée par les livres Juifs, ) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés, ils ont dû jouir d'une santé plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux mal sains des grandes villes; c'est-à-dire, que si dans Constantinople, Paris & Londres, un homme sur vingt mille arrive à cent années, il est probable que vingt hommes sur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires.

---

CHAPITRE TROISIEME.  
DE L'ANTIQUITÉ  
DES NATIONS.

**P**Resque tous les peuples , mais sur-tout ceux de l'Asie , comptent une suite de siècles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple , qu'elle soit puissante , aguerrie , savante , il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique ; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte , & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé , & l'est encor , en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes , elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids , & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissant de la chasse , les autres de racines qu'elles pétrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie , parce qu'on *ne désire point ce qu'on ne connaît pas*. Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes , les Lapons , les habitans du nord de la Sibérie , ceux du Kamshatka , sont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plûpart des Nègres , tous les Caffres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siècles pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hom

mes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles ; ils ne jetteraient que des cris confus ; ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation : & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté , si on laissait passer ses premières années sans dénouer sa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps pour que des hommes doués d'un talent singulier aient enseigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare , qu'il n'en a fallu pour parvenir ensuite à l'établissement de quelque société. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer distinctement ; tels ont été les Troglodites au rapport de Pline. Tels sont encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne - Espérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées ! la distance est immense.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtemps , dut rendre l'espèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères suffire à leurs besoins , & ne s'entendant pas ils ne pouvaient se secourir. Les bêtes carnassières ayant plus d'instinct qu'eux , devaient couvrir la terre & dévorer une partie de l'espèce humaine.

Les hommes ne pouvaient se défendre contre les animaux féroces , qu'en lançant des pierres , & en s'armant de grosses branches d'arbres ; & de-là , peut-être , vint cette notion confuse de l'antiquité , que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les sangliers avec des massues.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds , où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos , les dattes , les ananas , & dans les ris qui croit de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde , la Chine , les bords de l'Euphrate & du Tigre , étaient très-peu-

plés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

## CHAPITRE QUATRIÈME. DE LA CONNAISSANCE DE L'ÂME.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'Âme ? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils ayent entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. Le nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphysiciens ; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son pere, ou de son frere, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettrait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété

toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans , & cependant ce mort rongé des vers est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui , qui se promène dans l'air. C'est son ame , son ombre , les manes ; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers tems connus , & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons des charpentiers , des massons , des laboureurs , avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siècles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Grèce , du tems d'Homère , l'ame n'était autre chose qu'une image aérienne du corps. Ulysse voit dans les enfers des ombres des manes ; pouvait-il voir des esprits purs ?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts ; comment ils crurent , ainsi que d'autres peuples , une seconde vie , sans soupçonner la spiritualité de l'ame ; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne fais si Platon n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est-là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en sommes pas à ces tems si nouveaux , & nous ne considérons le monde que comme encore informe & à peine dégrossi.

---

**CHAPITRE CINQUIÈME**  
**DE LA RELIGION**  
**DES PREMIERS HOMMES.**

**L'**Orsqu'après un grand nombre de siècles quelques sociétés se furent établies , il est à croire qu'il y eut quelque religion , quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie , ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie ; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers , ces moyens , & ces fins innombrables qui annoncent aux sages un éternel Architecte.

La connoissance d'un Dieu créateur , rémunérateur & vengeur , est le fruit de la raison cultivée , ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc , pendant des siècles , ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique , ceux de plusieurs îles , & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique ayant tout fait , présent en tous lieux , existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans les sens ordinaire ; car ils ne nient point l'être suprême ; ils ne le connaissent pas ; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un insecte , les Nègres un serpent. Chez les Américains , les uns adorent la Lune , les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou Mangô Capac leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre , ou leur raison commencée leur

avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent , il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit-humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages , voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut-être un de leurs concitoyens , car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrète ; elle les a maltraités , il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire , en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage , ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire : il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine , qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration , elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal , *le Maître , le Seigneur , le Chef , le Dominant.*

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le tems , demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le maître , le Seigneur. C'était Adonai chez les Phéniciens , Baal , Milkom , Adad chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur , le Puissant.*

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutélaire , sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu , & sans pouvoir imaginer que l'état voisin

n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avoit un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi ? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement, & si long-tems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. Jephthé dit aux Ammonites, *ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné ? Souffrez donc que nous possédions la terre que nôtre seigneur Adonai nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de Jérémie & d'Isaïe, où il est dit, *quelle raison a eu le seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'Adonai, reconnaissaient pourtant le seigneur Melkom & le seigneur Chamos.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf Apis & le chien Anubis, mais Ammon, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. Jérémie, Amos & St. Etienne, nous assurent que dans le désert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que Moloc, Remphan & Kium, qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au seigneur Adonai qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du veau d'or, dont aucun prophète ne fait mention ; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révéler également Moïse, Jérémie, Amos, & St. Etienne, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'observe seulement , c'est qu'excepté ces tems de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc Hazazel, la vache rousse. Ils adorèrent souvent le Baal, le Belphegor de leurs autres voisins, tant la nature & la coutume l'emportent presque toujours sur la loi, sur-tout, quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi Jacob petit-fils d'Abraham ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un pere idolâtre. Moïse même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre Nabucodonosor, l'oint du Seigneur, l'idolâtre Cyrus aussi l'oint du Seigneur. Un de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. Elisée permit à l'idolâtre Naaman d'aller dans le temple de Remmon. Mais n'anticipons rien; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans les mœurs & dans leurs loix. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie en-deçà de l'Euphrate adorèrent les astres. Les Caldéens avant le premier Zoroastre, rendaient hommage au soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un au-

tre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses Dieux. Les Egyptiens commencent par odorer Isheth ou Isis, & ils finissent par odorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour Mars, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant Cicéron & tous les philosophes & tous les initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-tems après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vû naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avaient rendu des services au genre-humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garde-robe; mais les enthousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu; ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, Bacchus, Persée, Hercule, Castor & Pollux furent fils de Dieu, Romulus fils de Dieu; Alexandre fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain Odin chez nos nations du Nord fils de Dieu, Mango Capac fils du Soleil au Pérou. L'Historien

torien des Mogols Abulgazi rapporte qu'une des ayeules de Gengiskan nommée *Alanku* étant fille fut grosse d'un rayon céleste. Gengiskan lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le Pape Innocent envoya frere Ascelin à Batoukan petit fils de Gengis, ce Moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des Vifirs, lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu ; le Ministre répondit, ce Vicaire ignore-t'il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand Batoukan son maître ?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son pere ; ainsi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avait supposé être nés du commerce surnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet ; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots, c'est que le gros du genre-humain a été très-long-tems insensé & imbécille ; & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, & mettre de la raison dans la folie.

## CHAPITRE SIXIEME.

### DES USAGES

#### ET DES SENTIMENS COMMUNS

#### A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

**L**A nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le

B

plus sous les sens ; & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune , ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivât dans le temps de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses , presque tous se tournèrent vers l'Orient , ne songeant pas qu'il n'y a ni Orient ni Occident , & rendant tous une espèce d'hommage au soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure , parce que voyant muer quelquefois sa peau , ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toujours dans sa jeunesse ; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte , en Grèce , le symbole de l'immortalité. Les gros serpents qui se trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient les trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides ; un autre veillait autour de la toison d'or ; & dans les mystères de Bacchus on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux , & de-là cette ancienne fable Indienne , que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue ; que l'homme chargea son âne de ce présent divin , mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif , le serpent lui enseigna une fontaine , & prit la drogue pour lui , tandis que l'âne buvait , de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence , & le serpent l'acquit par son adresse. De-là enfin tant de contes de serpents & d'ânes.

Ces serpents faisaient du mal ; mais comme ils

avaient quelque chose de divin , il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enseigner à les détruire. Ainsi le serpent Python fut tué par Apollon. Ainsi Ophionée le grand serpent fit la guerre aux dieux long-tems avant que les Grecs eussent forgé leur Apollon. Un fragment de Phérécide rapporte que cette fable du grand serpent ennemi des dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

● Nous avons déjà vu que les songes , les rêves durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet pendant la veille de la santé de ma femme , de mon fils , je les vois mourants pendant mon sommeil , ils meurent quelques jours après : il n'est pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainsi dans Homère , Jupiter envoie un songe trompeur au chef des Grecs Agamemnon. Tous les songes vrais ou faux viennent du Ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui , l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison ; si le mari vit , la femme garde le silence ; s'il meurt , elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort est un prophète divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir , & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les voyants chez les Egyptiens , comme dit Manéthon au rapport même de Joseph dans son discours contre Apion.

Il y avait des voyants en Caldée , en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'Apollon obtinrent un si grand crédit , que Rollin dans son histoire ancienne répète les oracles rendus par Apollon à Crésus. Le Dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre , & lui ré-

pond que son règne finira quand un mulet sera sur le trône des Perses. Rollin n'examine point si ces prédictions dignes de Nostradamus ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'Apollon, & il croit que Dieu permettait qu'Apollon dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les payens dans leur religion.

Une question plus philosophique dans laquelle toutes les grandes nations policées se sont accordées depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, c'est l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durèrent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans, pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ?

On enseigna dans l'Inde qu'Adimo fils de Brama produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, & les injustes du côté gauche, & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur Typhon qui fut l'ennemi d'Osiris. Les Persans imaginèrent qu'Ariman perça l'œuf qu'avait pondu Oromase, & y fit entrer le péché. On connaît la Pandore des Grecs : c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de Job fut certainement écrite en Arabe, puisque les traductions Hébraïques & Grecques ont conservé plusieurs termes Arabes. Ce livre qui est d'une très-haute antiquité, représente le Sathan, qui est l'Ariman des Perses, & le Tiphon des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au Seigneur d'affliger Job. Sathan paraît subordonné au Seigneur ; mais il résulte que Sathan est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord sur la croyance de deux prin-

tipes ; & que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société ? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fit pas sentir des remords ? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens , le feu purifiait les métaux , il falait bien que l'eau & le feu purifiaissent les ames. Aussi n'y eut-il aucun Temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange , dans l'Indus , dans l'Euphrate , au renouvellement de la Lune , & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait dans pas le Nil , c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les Prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves , & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs Temples eurent des bains sacrés , comme des feux sacrés , simboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les nations , excepté chez les Lettrés de la Chine.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

### DES SAUVAGES.

**E**Ntendez-vous par sauvages des rustres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux , exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons , ne connoissant que la terre qui les nourrit , le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées , pour y acheter quelques habil-

larmens grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes , ayant peu d'idées , & par conséquent peu d'expressions ; soumis , sans qu'ils sachent pourquoi , à un homme de plume , auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien ; écoutant un homme autrement vêtu qu'eux , & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaudière lorsqu'on bat le tambour , & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère , & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir , surtout , que les peuples du Canada , & les Cafres , qu'il nous a plu d'appeler sauvages , sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron , l'Algonquin , l'Illinois , le Cafre , le Hottentot , ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin , & cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres , & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des Ambassadeurs de nos colonies , que l'avarice & la légèreté ont transplantées auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur , dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie , ils l'aiment , ils la défendent ; ils sont des traités ; ils se battent avec courage , & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands hommes de Plutarque , que celle de ce chef des Canadiens , à qui une nation Européenne proposait de lui céder son patrimoine , *nous sommes nés sur cette terre , nos peres y sont ensevelis , dirons-nous aux ossemens de nos peres , levez-vous , & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femelles auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs peres; vivans en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers peres, soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oyes, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

- » Leur pouvoir est constant, leur principe est divin;
- » Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce;
- » Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
- » Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
- » Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour?
- » Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie.
- » Les insectes changeans qui nous filent la soie,
- » Les essains bourdonnans de ces filles du ciel,

- » Qui pétrissent la cire , & composent le miel ;
- » Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
- » Tout s'accroît par le temps , tout meurt avec l'âge.
- » Chaque être a son objet , & dans l'instant marqué
- » Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux , ainsi que tous les autres êtres , exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce ? L'oiseau fait son nid , comme les astresournissent leur course , par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé ? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers , aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société ? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour , eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire ? Il est perfectible ; & de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection ?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes , c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes , du canon de vingt-quatre livres de balle , des opéra-comiques & des couvents de religieuses ; mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même , dans la compagnie de son plaisir , dans ses enfans , dans ses petits-fils ; dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours , il y a donc toujours eu quelque société ;

nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois , & vivans comme des brutes ; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oyes ; cela n'empêche pas que les oyes & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent seuls , chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainsi qu'afin que les passans qui les admirent , viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatisme rempli de vanité , ce que font nos mendiens des grands chemins , qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excréments de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles , comme sont encor aujourd'hui une infinité de peuples. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléaux & les lièvres.

Par quelle loi , par quels liens secrets , par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts , & sans avoir encor formé un langage ? c'est par sa propre nature , par le goût qui le porte à s'unir avec une femme ; c'est par l'attachement qu'un Morlaque , un Islandois ; un Lapon , un Hottentot sent pour sa compagne , lorsque son ventre grossissant , lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui ; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre , par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né , par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit , par l'habitude de l'aimer , par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au pere & à la mere , par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans , par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme ; c'est enfin parce que dans un

àge avancé ils voyent avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instinct que leurs peres & leurs meres.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue ; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une maniere bien différente ?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares ? elles seront sans doute très-long-tems sans en parler aucune ; elles s'entendront très bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens, c'est-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges qui étonnent les savants. Le paysan le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre ; est au poids ; comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de siècles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place !

Proposez à des enfans de sauter un fossé : tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arriere, & en courant ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse ;

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentimens qui sont le fondement de la société, la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites, il les témoignera par ses cris & par ses larmes, il secouera s'il peut celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime sur ce grain; vous verrez si l'enfant ne répondra pas comme tous les législateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux, & la fourrure aux ours; & ce principe est si constant qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent, malgré les tirans qui veulent le noyer dans le sang, malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il sent si ces loix sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y serait jamais parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers besoins; ensuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées; les meres sur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiôme commençant aura été composé de monosyllables, comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus antiques, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encor par des monosyllabes les choses les plus familières, & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le Chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien Tudesque & tous les idiômes du Nord ; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe ; *zon*, le soleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *hof*, la tête ; *buom*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher ; *shalaf*, dormir, &c.

C'est avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-tems après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des tems ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on soit parvenu avec le tems à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrètes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.



---

## CHAPITRE HUITIÈME.

### DE L'AMÉRIQUE.

**S**E peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit assurément faire la même question sur les nations des Terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit Cristophe Colomb que ne le sont les Isles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre est habitable ; qui les y a mis ? On l'a déjà dit , c'est celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaisant que le Jésuite Lafiteau prétende dans sa préface de l'Histoire des Sauvages Américains , qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde , où l'Amérique paraît sous le nom d'Isle Atlantique. Les Isles du Cap-Vert y sont sous le nom des Gorgades , les Caraïbes sous celui des Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des Isles Canaries , & probablement de celle de Madère , où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent presque à l'Afrique , & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laissons le Pere Lafiteau faire venir les Caraïbes des peuples de Carie , à cause de la conformité du nom , & sur-tout , parce que les femmes Caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris , ainsi que les femmes Cariennes ; laissons-le supposer que les Caraïbes

ne naissent rouges , & les Nègresses noires , qu'à cause de l'habitude de leurs premiers peres de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva , dit-il , que les Nègresses voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination si frappée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes Caraïbes , qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de Jacob , qui naquirent bigarrées , par l'adresse qu'avait eu ce Patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraissant à peu-près de deux couleurs , donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le Jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du tems de Jacob , n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de Laban , pourquoi ses brebis voyant toujours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verts , il aurait été bien embarrassé.

Enfin Lafiteau fait venir les Américains des anciens Grecs , & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables , quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse , les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles , les Américains ont des forciers. On dansait dans les fêtes de la Grèce , on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réflexion que le Pere Lafiteau n'a point faite , c'est que les peuples éloignés des tropiques , ont toujours été invincibles , & que les peuples plus rapprochés des tropiques , ont presque tous été soumis à des Monarques. Il en fut long-tems de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguier le Mexique , comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Cana-

diens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie ; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal sain ; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons : les flèches trempées dans les suc de ces herbes venimeuses, font des playes toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de nôtre univers si long-tems inconnue, la plus singulière peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe ; ce sont les Esquimaux ; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxième degré où le froid est plus vif qu'au soixante & sixième du nôtre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'isthme de Panama est la race des Dariens presque semblable aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes ; race faible, & par conséquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique sont chétifs & poltrons ; les moutons y sont grands & si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de nôtre hémisphère. Ainsi tout est varié ; & la même Providence qui a produit l'éléphant, le rhinocerot & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril sur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

---

*CHAPITRE NEUVIEME.*  
**DE LA THEOCRATIE.**

**I**L semble que la plûpart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde , vous y voyez les Brames long-tems souverains ; en Perse les mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de Smerdis peut bien être une fable , mais il en résulte toujours que c'était un mage qui était sur le trône de Cyrus. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger , élevaient leur enfance , & les jugeaient après leur mort , & souvent se faisaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs , leur histoire ; toute fabuleuse qu'elle est , ne nous apprend-elle pas que le prophète Calcas avait assez de pouvoir dans l'armée pour sacrifier la fille du Roi des Rois ?

Descendez encor plus bas chez des nations sauvages postérieures aux Grecs ; les Druides gouvernaient la nation Gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la Théocratie : car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire , ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses oracles , & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel pere , quelle mere aurait jamais pu abjurer la  
nature

nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel , si on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la Théocratie a long-tems régné , mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin , plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc il croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés , je ne vois guères que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au Sacerdoce ; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cent ans avant nôtre Ere. Presque par-tout ailleurs la théocratie est si établie , si enracinée , que les premières histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux , disaient les peuples de Thèbes & de Memphis , ont régné douze mille ans en Egypte. Brama s'incarna pour régner dans l'Inde ; Sammonocodom à Siam ; le Dieu Adad gouverna la Syrie ; la déesse Cibèle avait été souveraine de Phrigie , Jupiter de Crète , Saturne de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.



---

**CHAPITRE DIXIÈME.**  
**DES CALDÉENS.**

**L**Es Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes, envoyées de Babylone par Calistène au précepteur d'Alexandre. Ces tables Astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre Ere vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans George le Sincelle ; disent que du tems d'un roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cent années avant notre Ere, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable système de notre univers ; notion

étonnante à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. Aristarque de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient ; qu'ils faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui , chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents , l'illusion des yeux est si puissante , l'asservissement aux idées reçues si tyrannique , qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans , eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux , & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante & dix mille ans. Encor cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs qui vinrent ensuite , n'adoptèrent que le système commun qui est le système des enfans.

(\*) Quatre cent soixante & dix mille ans , c'est

(\*) Notre sainte religion si supérieure en tout à nos lumières , nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate : ou environ sept mille suivant les septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'Adam eut la science infuse , & que tous les arts se perpétuèrent d'Adam à Noé. Si c'est là en effet le sentiment de l'Eglise , nous l'adoptons d'une foi ferme & constante , soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte Eglise qui est infaillible. C'est vainement que l'Empereur Julien , d'ailleurs si respectable par sa vertu , sa valeur , & sa science , dit dans son discours censuré par le grand & modéré St. Cyrille , que soit qu'Adam eût la science infuse , ou non , Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal , que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre , afin de se perfectionner dans la science infuse s'il l'avait , & de l'acquérir s'il ne l'avait

beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier ; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je fais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul , que Cicéron s'en est moqué , qu'il est exorbitant , & que sur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à Sanchoniathon & à Bérose ; mais encor une fois , il est impossible ( humainement parlant ) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance , ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second , de former un langage ; ce qui certainement demande un espace de tems très considérable. Le troisième , de se bâtir quelques huttes ; le quatrième , de se vêtir. Ensuite pour forger le fer , ou pour y suppléer , il faut tant de hazards heureux , tant d'industrie , tant de siècles , qu'on n'imagine pas même comment les hommes en sont venus à bout. Quel faut de cet état à l'astronomie ?

Long-tems les Caldéens gravèrent leurs observations & leurs loix sur la brique , en hiéroglyphes qui étaient des caractères parlans , usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siècles. L'art de transcrire ses pensées par des caractères alphabétiques , ne dut être inventé que très tard dans cette partie de l'Asie.

Il est à croire qu'au tems où les Caldéens bâtirent des villes , ils commencerent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant ? dira-t'on ; comme on fait dans mon village , & dans cent mille villages du monde , où personne ne fait ni lire , ni écrire , & cependant où l'on s'entend fort bien , où les

pas. On fait avec quelle sagesse St. Cyrille a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses factices. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations , contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

arts nécessaires sont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en fais rien. Est-ce Sémiramis ? est ce Belus ? est-ce Nabonassar ? Il n'y a jamais eu dans l'Asie ni de femme appelée Sémiramis, ni d'homme appelé Belus. C'est comme si nous donnions à des villes Grecques le nom d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaisons barbares en mots Grecs, dénaturèrent tous les noms Asiatiques. De plus, l'histoire de Sémiramis ressemble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt Nabon-assor, est probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville si superbe. Celui-là est un véritable monarque connu dans l'Asie par l'Ere qui porte son nom. Cette Ere incontestable ne commence que 1747 ans avant la nôtre : ainsi elle est très-moderne par rapport au nombre des siècles nécessaire pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babilone, qu'elle existait long-tems avant Nabonassar. C'est la ville du pere *Bel*. *Bab* signifie *pere* en Caldéen, comme l'avoue d'Herbelot. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de Bahel, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de Ninus fondateur de Ninivah, nommée par nous Ninive, que de Bélus fondateur de Babilone. Nul prince asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babilone ait été de 24 de nos lieues moyennes ; mais qu'un Ninus ait bâti sur le Tigre à quarante lieues seulement de Babilone, une ville appelée Ninive, d'une étendue

aussi grande : c'est ce qui ne paraît pas croyable : On nous parle de trois puissans empires qui subsistèrent à la fois , celui de Babilone , celui d'Assirie ou de Ninive , & celui de Sirie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable ; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans empires , dont les capitales Paris , Soissons & Orléans , avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie , ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le prophète Jonas lui fut député pour l'exhorter à la pénitence , & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Assirie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place Jonas ; car il prophétisait , dit-on , sous le Melk ou Roitelet Juif Joas ; & Phul qui est regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Assirie , ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de Joas. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dates , on trouve par-tout de la contradiction , & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le livre de Jonas qu'il y avait à Ninive cent vingt mille enfans nouveaux nés ; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans , selon le calcul assez juste de nos dénombremens , fondés sur le nombre des enfans vivans nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encor bâtie , sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babilone & d'Assirie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres , ont affirmé que l'Assirie & la Caldée n'étaient que le même empire , gouverné quelquefois par deux princes , l'un résidant à Babilone , l'autre à Ninive ; & ce sentiment raisonnable peut être adopté , jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation , c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument , se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulerent élever jusqu'au ciel. On ne sçait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel ; est-ce la Lune ? est-ce la planete de Vénus ? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en soit , si Nabonaflar éleva cet édifice pour servir d'observatoire , il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cent ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences,

Ce fut en Caldée & non en Egypte ; qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a , ce me semble , trois preuves assez fortes ; la première que les Caldéens furent une nation éclairée , avant que l'Egypte , toujours inondée par le Nil , pût être habitable ; la seconde , que les signes du zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie , & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril , puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent ; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Aoust* , figurer un signe par une fille chargée d'épics de bled , puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau , puisqu'il pleut très rarement en Egypte , & jamais au mois de Janvier. La troisième raison , c'est que les signes anciens du zodiaque Caldéen étaient un des articles de leur religion : ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires , douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations , ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile ( livre II. )

Cette religion des anciens Caldéens était le Sabisme , c'est-à-dire , l'adoration d'un Dieu suprême , & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient , ils se tournaient vers l'étoile du Nord : tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve dans son neuvième livre , où il traite des cadrans solaires , des hauteurs du soleil , de la longueur des ombres , de la lumière réfléchie par la lune , cite toujours les anciens Caldéens , & non les Egyptiens. C'est , ce me semble , une preuve assez forte qu'on regardait la Caldée , & non pas l'Egypte , comme le berceau de cette science ; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin ;

*Tradidit Ægyptis Babilon Ægyptus Achivis.*

## CHAPITRE ONZIÈME.

# DES BAPILONIENS

### DEVENUS PERSANS.

**A**L'Orient de Babilone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babilone , lorsque Koresh que nous appellons Cyrus , prit cette ville avec le secours des Médes établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur Cyrus , celle d'Hérodote , & celle de Xénophon , qui se contredisent en tout , & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède , c'est-à-dire , un roi d'Hircanie qu'il appelle Astyage d'un nom grec. Cet Hircanien Astyage commande de noyer son petit-fils Cyrus au berceau , parce qu'il a vu en songe sa fille Mandane mere de Cyrus , *pisser* si

*éopieusement qu'elle inonda toute l'Asie.* Le reste de l'aventure est à peu près dans ce goût ; c'est une histoire de Gargantua écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de Cyrus un roman moral , à peu près semblable à notre Télémaque. Il commence par supposer , pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros , que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la mollesse. Des habitans de l'Hircanie , que les Tartares alors nommés Scythes , avaient ravagée pendant trente années , étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut assurer de Cyrus , c'est qu'il fut un grand conquérant , par conséquent un fléau de la terre. Le fonds de son histoire est très-vrai ; les épisodes sont fabuleux : il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du temps de Cyrus : elle avait un territoire de quatre à cinq lieues , & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois Horaces , & l'aventure de Lucrece , & les boucliers descendus du ciel , & la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babilonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange Raphaël fût descendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune Tobie vers l'Hircanie , afin de le faire payer de quelque argent , & de chasser le diable Asmodée avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'Hérodote , ou le roman de Xénophon , concernant la vie & la mort de Cyrus ; mais je remarquerai que les Parfis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux , il y avait six mille ans , un ancien Zerdust , un prophète , qui leur avait appris à être justes , & à révéler le soleil , comme les anciens Caldéens avaient révéler les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Caldéens fussent si justes , & de savoir précisé-

ment en quel temps vint leur second Zerdust qui rectifia le culte du soleil , & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta , dit-on , le livre du Zend , que les Parsis dispersés aujourd'hui dans l'Asie révèrent comme leur bible : ce livre est peut-être le plus ancien du monde , après celui des cinq Kings des Chinois : il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Caldéens ; & Mr. Hide qui nous a donné une traduction du Sadder , nous aurait procuré celle du Zend , s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au Sadder , à cet extrait du Zend qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Parsis croyaient depuis longtemps , un Dieu , un diable , une résurrection , un paradis , un enfer. Ils sont les premiers , sans contredit , qui ont établi ces idées ; c'est le système le plus antique , & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles , puisque les Phariséens chez les Juifs ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame , & le dogme des peines & des récompenses après la mort , que vers le temps d'Hérode.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde. Voilà une religion utile , établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame , & sur la connaissance de l'Être créateur. Ne cessons de remarquer par combien de degrés il falut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le baptême , l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps ; est un des préceptes du Zend ( p. 251. ) La source de tous les rites est venue peut-être des Persans & des Caldéens jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux secondaires en reconnaissant un Dieu souverain. Ce système , ou plutôt ce cahos , fut celui de toutes les nations , excepté

des tribunaux de la Chine. On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs, tout en est plein dans les ruines de Persépolis : mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité ; on voit des têtes qui s'envolent au Ciel avec des ailes, symboles de l'émigration d'une vie passagère à la vie immortelle.

Passons aux usages purement humains. Je m'étonne qu'Hérodote ait dit devant toute la Grèce dans son Ier. livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de se prostituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de Milita ou Venus. Je m'étonne encor plus que dans toutes les histoires faites pour l'instruction de la jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une église des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infâmie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé ? Est-il possible que les magistrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police ? que les maris aient consenti de prostituer leurs femmes ? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux passereaux de l'Asie ? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire Dion Cassius, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel César âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner au-

cun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir ou qu'Hérodote débitait des fables, ou plutôt que son texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus ; qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédérastie au contraire était expressement défendue dans le livre du Zend, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du Sadder, où il est dit, ( porte 9 ) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs meres ; mais quels sont ses garans ? des ouï dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à Catulle : *Nam magus ex matre & nato nascatur oportet.* Tout mage doit naître de l'inceste d'une mere & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable ; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de meres qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux peres de s'unir à leurs filles, qu'aux meres de coucher avec leurs enfans, puisqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.



---

 CHAPITRE DOUZIEME.

## DE LA SIRIE.

**J**E vois par tous les monumens qui nous restent , que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Sirie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours Siriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur Bram ou Abraham était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assirie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pais des fables ?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrés ; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appelé les nations voisines de l'Euphrate *Assiriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas ; & qu'on ait appelé *Assiriens* les peuples de Sirie, quand ils s'approcherent de l'Euphrate ? C'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Sirie. Les anciens caracteres de la langue Siriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mê-

mes. La déesse de Syrie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages Caldéens , Babiloniens , Persans , ne se firent jamais Eunuques comme les prêtres de la déesse de Syrie ; chose étrange , les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape* , & les prêtres se dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité , une population considérable ? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce auraient été rare

Les prêtres de Cibéle en Phrygie se rendaient Eunuques comme ceux de Syrie. Encor une fois , peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher , & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs , aux accidens de ce qu'on croyait impureté ? Peut-on s'étonner après de tels sacrifices de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples , & de l'amputation d'un testicule chez des nations Africaines ? Les fables d'Atis & de Combalus ne sont que des fables , comme celle de Jupiter qui rendit Eunuque Saturne son pere. La superstition invente des usages ridicules , & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens ; c'est que la ville qui fut depuis nommée la ville sainte , & Hiérapolis par les Grecs , était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages ; il semble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient consacrés au service de la Divinité. Chaque peuple eut une ville sainte. Nous savons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu , Babilone la ville de Dieu ; Apamée en phrigie était aussi la ville de Dieu.

Les Hébreux long-tems après , parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre

par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant Cyrus, & qui dévastèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de savoir quelle idée passait par la tête d'un Juif quand il prononçait Magog ou Gog.

Au reste je ne balance pas à croire les Siriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raison évidente, que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuplés, & les premiers florissans.

## CHAPITRE TREIZIEME.

### DES PHENICIENS,

### ET DE SANCHONIATON.

**L**Es Phéniciens sont probablement rassemblés en corps de peuple aussi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Ascalon, sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bien-tôt cette industrie fille du besoin qui n'éguillonnet point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur, la mer était leur Typhon, un être mal-faisant; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaisseaux équipés par Sésostris pour aller conquérir l'Inde.

Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux , l'Angleterre découverte , leur commerce aux Indes par Eziongeber , leurs manufactures d'étoffes précieuses , leur art de teindre en pourpre , sont des témoignages de leur habileté , & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle , & ce que sont devenus depuis les Hollandais , forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des registres qui tinssent lieu de nos livres de compte , avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Caldéens , mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile , puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabet* , composé de leurs deux premiers caractères , dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne voit point que les Egypptiens aient jamais communiqué leurs lettres , leur langue , à aucun peuple : au contraire , les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois , qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanhoniaton Phénicien , qui écrivait long - tems avant la guerre de Troie , l'histoire des premiers âges , & dont Eusébe nous a conservé quelques fragmens , traduits par Philon de Biblos ; Sanhoniaton , dis - je nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de temps immémorial aux éléments & aux vents , ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses , comme tous les premiers

Ecrivains ;

Ecrivains ; il eut la même ambition que les Auteurs du Zend & du Védam, la même qu'eurent Manéthon en Egypte & Hésiode en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuse antiquité du livre de Sanchoniaton, c'est qu'on en lisait les premières lignes dans les mystères d'Isis & de Cérès, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un Auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources de connaissances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même ; il consulta toutes les archives anciennes, & sur-tout le prêtre Jérombal. Le nom de Sanchoniaton signifie en ancien Phénicien, *Amateur de la vérité*, Porphyre, Théodoret, Eusèbe l'avouent. La Phénicie était appelée *le pays des Archives*, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans Josué & dans les Juges.

Jerombal consulté par Sanchoniaton était prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-tems, quoiqu'elle ne fut pas parvenue encor à une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait Dieux chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes, & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très-long-tems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iaho*, *Adonai* ; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long-tems en Canaan que la langue Phénicienne,

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs ; & qu'ils ne prononçaient jamais , était si commun dans l'Orient , que Diodore dans son livre second , en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux , dit que *Minos se vantait d'avoir communiqué avec le Dieu Zeus , Zamolxis avec la déesse Vesta , & le Juif Moïse avec le Dieu Iaho , &c.*

Ce qui mérite ser-tout d'être observé , c'est que Sanchoniaton en rapportant l'ancienne Cosmologie de son pays , parle d'abord du cahos enveloppé d'un air tétébreux , *Chaut eréb*. L'Erèbe , la nuit d'Hésiode , est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du cahos sortit *Muth* ou *Moth* , qui signifie la matiere. Or qui arrange la matiere ? C'est Colpi Iaho , l'Esprit de Dieu , le vent de Dieu , ou plutôt la bouche de Dieu , la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieux que nâquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette Cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui v'ennent après lui ; ils apprennent sa langue , ils suivent une partie de ses rites , ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Le fais combien toutes les origines Caldéennes , Syriennes , Phéniciennes , Egyptiennes & Grecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde , que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sureté jusqu'à certaines bornes : nous savons que Babilone existait avant Rome , que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on counût Jérusalem , qu'il y avait des rois d'Egypte avant Jacob , avant Abraham ; nous savons quelles sociétés se sont établies les dernières ; mais pour savoir précisément quel fut le premier peuple , il faut une révelation.

Au moins nous est-il permis de peser les proba-

bilités & de nous servir de nôtre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés supérieurs à toute raison.

Il est très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-tems leur pays avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue Phénicienne quand ils erraient loin de la Phénicie dans le désert au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue Phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux , & purent ils écrire dans cette langue du tems de Josué parmi des dévastations & des massacres continuels ? Les Hébreux après Josué devenus long-tems esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprit-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres , comme depuis ils apprirent un peu de Caldéen quand ils furent esclaves à Babiloné ?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant , industrieux , savant , établi de tems immémorial & qui passe pour l'inventeur des lettres , écrivit longtems avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage , sans aucune science , sans aucune industrie , sans aucun commerce , subsistant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'authenticité des fragmens de Sanchoniaton conservés par Eusébe ? ou peut-on imaginer avec le savant Huet que Sanchoniaton ait pu être chez Moïse ? Quand tout ce qui reste de momumens antiques nous avertit que Sanchoniaton vivait à peu-près du tems de Moïse , nous ne décidons rien ; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre Huet & Vandale qui l'a refuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

---

**CHAPITRE QUATORZIEME.**  
**DES SCITHES,**  
**ET DES GOMERITES.**

**L**aissons Gomer presqu'au sortir de l'arche , aller subjuguër les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller Tubal en Espagne , & Magog dans le Nord de l'Allemagne , vers le tems où les fils de Cham faisaient une prodigieuse quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes sont débitées dans tant de livres , que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faiblesse , ou par quelle malignité secrète , ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée , tant d'Historiens ont-ils fait de si grands éloges des Scithes qu'ils ne connaissaient pas ?

Pourquoi Quinte-Curce , en parlant des Scithes qui habitaient au Nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus , ( qu'il prend pour le Tanais qui en est à cinq cent lieues ) pourquoi , dis-je , Quinte-Curce met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi s'oppose-t-il qu'ils reprochent à Alexandre sa soif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'Alexandre est le plus fameux voleur de la terre , eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie si long-tems avant lui ? pourquoi enfin , Quinte-Curce peint-il ces Scithes comme les plus justes de tous les hommes ? La raison en est que , comme il place le Tanais du côté de la mer Caspienne en mauvais géographe , il parle du prétendu désintéressement des Scithes en déclamateur.

Si Horace en opposant les mœurs des Scithes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le pagnyrique de ces barbares, s'il dit,

*Campestris melius Scithæ*

*Quorum plaustra vagas rite trahunt domos*

*Vivunt & rigidi Geta:*

Voyez les habitans de l'affreuse Scithie

Qui vivent sur des chars,

Avec plus d'innocence ils consomment leur vie

Que le peuple de Mars :

c'est qu'Horace parle en poète un peu satyrique, qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens de son pays.

C'est par la même raison que Tacite s'épuise à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaulles & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. Tacite, Quinte-Curce, Horace ressemblent à ces pédagogues qui pour donner de l'émulation à leurs disciples prodiguent en leur présence des louanges à des enfans étrangers, quelques grossiers qu'il puissent être.

Les Scithes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares, ce sont ceux-là même qui long-tems avant Alexandre avaient ravagé plusieurs fois l'Asie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont asservi la Chine & les Indes; tantôt sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'est ainsi qu'on nous aca-

ble d'histoires anciennes sans choix & sans jugement ; on les lit à peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européane ; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit-humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévastations ; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste empire de la terre, que tous les arts soient venus en foule embellir des désert, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que Pierre le grand avait commencé. Une autre femme (Elisabeth) étendit encor ce noble commencemens. Une autre Impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire. Et enfin, on a vu en un demi-siècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

---

## CHAPITRE QUINZIEME.

### DE L'ARABIE,

SI l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le tems d'Abraham ; mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on

Éleva près des fleuves dans des contrées fertiles! Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert ou de sables , ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom , en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse , elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans jusqu'à Mahomet , ou plutôt elle fut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates , de son encens , de sa canelle qui est d'une espèce médiocre , & même de son café qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites , Moabites , Madianites ; pays affreux , qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errants & voleurs , & qui ne peut en nourrir d'avantage. C'est dans ces mêmes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie , & ce pays est souvent appelé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appelée que du nom de Pétra , petite forteresse , à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom , mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le tems d'Alexandre. Cette Arabie pétrée est fort petite , & peut-être confondue , sans lui faire tort , avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie appelée heureuse , près de la moitié consiste aussi en déserts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres , soit à l'orient de Moka , soit même à l'orient de la Mecque , c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé , dans un Été continuel , de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle , qui tempère lardeur du soleil

sous des ombrages toujours verts.

C'est sur-tout dans ces pays que le mot de jardin ; paradis , signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden , furent plus fameux chez les Arabes , que ne le furent depuis ceux d'Alcinous chez les Grecs. Et cet Aden ou Eden , était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien Shedad , dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau , ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan Indien , qu'on prétend qu'Alexandre. voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siège de son empire , & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte , qui joignait le Nil à la mer rouge ; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden , ou d'Eden , à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute l'histoire ancienne est remplie. Il eût falu à la vérité subjuguier toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait , c'était Alexandre. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point , ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déserts & par leur courage , n'ont jamais subi le joug étranger. Trajan ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scithes , & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'Ismaël. Les Ismaélites , ou Agaréens , ou ceux qui se disaient enfans de Céthura , étaient des tribus étrangères , qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie

bie pètrée ; vers le pays de Madian ; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de Mahomet , quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite , qui étaient véritablement indigènes , c'est-à-dire , qui des temps immémorial habitaient ce beau pays sans mélange d'aucune autre nation , sans avoir jamais été ni conquis , ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes ; c'était le culte d'un Dieu , & la vénération pour les étoiles , qui semblaient sous un ciel si beau & si pur , annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à Mahomet. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions , puisqu'ils étaient hommes. Mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts , possesseurs d'un pais délicieux , & se trouvant au dessus de tout besoin & de toute crainte , ils durent être nécessairement moins méchans & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins comme des bêtes carnacières affamées , ni égorger les faibles , en prétextant les ordres de la Divinité , ni faire leur cour aux puissans en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien ; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos histoires prétendues universelles , dans lesquelles un certain genre d'auteurs se copiant les uns les autres , tous oublient les trois quarts de la terre.

---

CHAPITRE SEIZIEME.  
DE BRAM, ABRAM,  
ABRAHAM.

**I**L semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enseigna aux *Brames* la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de *Brama*, qu'ils nommerent *Abrama*, & dont ensuite ils se vanterent d'être descendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appellaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la *Bactriane*, & qu'il avait vécu près de la ville de *Balk*. Ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroastre*. Il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur pere dans leurs livres sacrés.

Des savans ont cru que le nom était Indien; parce que les prêtres Indiens s'appellaient *Brames*, *Brachmanes*, & que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au-lieu que chez les *Asiatiques occidentaux* vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle société ne s'est jamais nommée

**Abramique.** Nul ritte, nulle cérémonie de ce nom  
 Mais puisque les livres Juifs disent qu'Abraham est  
 la tige des Hébreux, il faut les croire sans diffi-  
 culté.

L'alcoran cite, touchant Abraham, les anciennes  
 histoires Arabes; mais il en dit très-peu de chose.  
 Elles prétendent que cet Abraham fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas  
 de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voisins de  
 la Caldée, l'Inde & la Bactriane leur étaient incon-  
 nues; Abraham était un étranger pour tous ces  
 peuples, & la Caldée étant un pays dès long-tems  
 renommé pour les sciences & les arts, c'était un  
 honneur, humainement parlant, pour une petite  
 nation renfermée dans la Palestine, de compter un  
 ancien sage réputé Caldéen au nombre de ses an-  
 cêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des  
 livres Judaïques par les mêmes règles qui nous con-  
 duisent dans la critique des autres histoires, il faut  
 convenir avec tous les commentateurs que le récit  
 des aventures d'Abraham, tel qu'il se trouve dans  
 le Pentateuque, serait sujet à quelques difficultés,  
 s'il se trouvait dans une autre histoire.

La Génèse dit qu'Abraham sortit d'Aran âgé de  
 soixante & quinze ans, après la mort de son pere.

Mais la même Génèse dit que Tharé son pere  
 l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jus-  
 ques à deux cent cinq. Ainsi Abraham avait cent  
 trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît  
 étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays  
 de la Mésopotamie, pour aller à trois cent milles  
 de-là, dans la contrée stérile & pierreuse de Si-  
 chem, qui n'était point un lieu de commerce. De  
 Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis,  
 qui est environ à six cent milles; & dès qu'il ar-  
 rive, le roi devient amoureux de sa femme âgée  
 de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire ; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'Abraham reçut de grands présens du roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puissant état ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été domté ; on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations , sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé , s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel empire dans un pays long-tems inaccessible , & dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent ? Abram , selon la Genèse , arriva en Egypte deux mille ans avant notre Ere vulgaire. Il faut donc pardonner aux Manétons , aux Hérodotes , aux Diodores , aux Erasthènes , & à tant d'autres , la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte. Et cette antiquité devait être très moderne en comparaison de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il soit permis d'observer un trait de l'histoire d'Abraham. Il est représenté au sortir de l'Egypte comme un pasteur nomade , errant entre le mont Carmel & le lac Asphaltide ; c'est le désert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voit ses tentes avec trois cent dix-huit serviteurs , & son neveu Loth est établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babilone , un roi de Perse , un roi de Pont , & un roi de plusieurs autres nations , se liguent ensemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voisines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. Loth est leur prisonnier. Il n'est pas aisé de comprendre comment cinq grands rois si puissans se liguerent pour venir ainsi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre si sauvage , ni comment Abraham défit de si puissans monarques avec trois cent valets de campagne , ni comment il les poursuivit jusques par delà Damas. Quelques traducteurs

ont mis *Dan* pour *Damas*, mais *Dan* n'existait pas du temps de Moïse, encor moins du temps d'Abraham. Il y a de l'extrémité du lac Asphaltide où Sodome était située, jusqu'à Damas, plus de trois cent mille de route. Tout cela est au-dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'histoire des Hébreux; nous l'avons déjà dit, & nous redisons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres sans aucun examen.

## CHAPITRE DIX-SEPTIEME. DE L'INDE.

**S'**IL est permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange sont peut-être les hommes les plus anciennement rassemblés en corps de peuple. Il est certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, est bientôt couvert de l'espece qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'espece humaine ait sous sa main des alimens plus sains, plus agréables, & en plus grande abondance que vers le Gange; le ris y croît sans culture, l'ananas, le çoco, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mets délicieux; l'orange, le citronier, fournissent à la fois des boissons rafraîchissantes avec quelque nourriture. Les cannes de sucre sont sous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ses enfans des rigueurs des saisons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds jusqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de risquer sa vie pour la soutenir, en attaquant les animaux, & en se nourrissant de leurs membres déchirés, comme on a fait presque par-tout ailleurs.

Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes en société dans ce climat heureux ; on ne se fera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne se fera point fait la guerre pour un puits , pour une fontaine , comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée,

Je ne parlerai point ici des anciens monumens , dont les Brame se vantent ; il suffit de savoir que les raretés les plus antiques que l'Empereur Chinois Cam-hi eut dans son palais , étaient Indiennes : il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes , frappées au coin , fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois : & c'est probablement des Indiens que les Rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant Pitagore voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encor dans presque toute la terre ceux que les Indiens inventerent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain , nous vient incontestablement dans l'Inde , les éléphants auxquels nous avons substitué des tours en font une preuve.

Enfin les peuples les plus anciennement connus , Persans , Phéniciens , Arabes , Egyptiens , allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats , sans que jamais les Indiens alassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un Bacchus qui partit , dit-on , d'Egypte , ou d'une contrée de l'Asie Occidentale , pour conquérir l'Inde. Ce Bacchus quel qu'il soit , savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche , & sûrement le peuple riche est rassemblé , civilisé , policé , long-tems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde , c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames , qui s'étendit avec le temps jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens fissent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginent que ce principe soit aérien , soit igné , allait successivement animer d'autres corps, Remarquons attentivement ce système de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par Visnou & par Brama , à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie , quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empiriques que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers Législateurs ne promulguèrent que des loix morales ; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu , & de les y forcer par une policé sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la doctrine de la métempicoïse ; la crainte de tuer son pere ou sa mere en tuant des hommes & des animaux , leur inspira une horreur pour le meurtre & pour toute violence , qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tous les Indiens , dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes , ni aux Tartares , sont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat , rendirent ces peuples entièrement semblables à ces animaux paisibles que nous élevons dans nos bergeries , & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches qui descendirent du Caucase , du Taurus , & de l'Immaüs pour subjuguier les habitans des bords de l'Inde , de l'Hidaspe , du Gange , les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés Quakers , aussi pacifiques que les

Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations ; s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion Chrétienne que ces seuls primitifs suivent à la lettre , est aussi ennemie du sang que la Pitagoricienne. Mais les peuples Chrétiens n'ont jamais observé leur religion , & les anciennes castes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le Pitagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est système si simple , & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans ; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre , que tous ceux qui adopterent cette religion , crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Il se crurent tous freres , peres , meres , enfans les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille ; en un mot l'ancienne religion de l'Inde , & celle des lettres à la Chine , sont les seules dans lesquelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes qui se faisaient un crime d'égorger un animal , permissent que les femmes se brulasent sur le corps de leurs maris , dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? C'est que le fanatisme & les contradictions sont l'appanage de la nature humaine.

Il faut surtout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande , elle y est une très-mauvaise nourriture. Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boissons rafraichissantes. La métémpycose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils  
renaîtraient

tenaient dans d'autres corps : mais si les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair , ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des Brames conservés jusqu'à nos jours. Ils communiquent peu les livres du Manuscrit qu'ils ont encore dans cette ancienne langue sacrée : leurs Vedams ont été aussi longtems inconnus que le Zend des Perses , & que les cinq Kings des Chinois. Il n'y a guères que six vingt ans que les Européens eurent les premières notions des cinq Kings : & le Zend n'a été vu que par le célèbre docteur Hide , qui n'eût pas de quoi l'acheter , & de quoi payer l'interprète , & par le marchand Chardin qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du Zend , ce sadder dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris , un ancien livre des Brames , c'est l'Ezourvedam écrit avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde , avec un rituel de tous les anciens rites des Bracmanes , intitulé le Cormo-Vedam : ce manuscrit traduit par un Brame , n'est pas à la vérité le Vedam lui-même , mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connoissance des trois plus anciens écrits qui soient au monde.

Il faut désespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres sont perdus , leur religion s'est anéantie ; ils n'entendent plus leur langue vulgaire , encore moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous , plus facile à conserver , déposé dans des bibliothèques immenses , a péri pour jamais , & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins authentiques , que nous ne devons pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité , de l'authenticité

de ce rituel des Bracmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte ; il ne cherche point à déguiser ses superstitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misère. Si les Brames observaient toutes les loix de leur Védam, il n'y a point de moine qui voulût s'assujettir à cet état. À peine le fils d'un Brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine, détrempée dans de la farine ; on prononce le mot *Oum* ; on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril ; mais aussi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes* ; & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les Bracmanes furent longtems souverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun país du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune : on prie l'être suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours : on adresse des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de Chormo, qui est le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à reciter des prieres. Il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué pour que Brama donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prieres aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prieres recitées au Dieu Pet par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames sans prieres. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le pere dit au rasoir dévotement,

*Rasoir , rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le Dieu Indro.* Il se pourrait après tout que le Dieu Indro eût été autrefois rasé : mais pour le soleil , cela n'est pas aisé à comprendre , à moins que les Brames n'aient eu notre Apollon , que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ferait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le *Matricha Machom*. On se donne par ce mystère un nouvel être , une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine , & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête , en apuiant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre , & on conduit ainsi son ame à son cerveau , quand on est sûr que son ame est bien montée , alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'être suprême , & dit : *je suis moi-même une partie de la divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables Philosophes de la Grèce , de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même , celle des divins Antonins ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la divinité , c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Bractmanes dix commandemens , & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois especes , les péchés du corps , ceux de la parole , ceux de la volonté. Frapper , tuer son prochain , le voler , violer les femmes , ce sont les péchés du corps ; dissimuler , mentir , injurier , ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal , à regarder le

bien des autres avec envie , à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix Commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées , & que les usages les plus consacrés chez un peuple , paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain , & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les Bracmanes de reconnaître un Dieu unique. Strabon dans son 15e. livre dit qu'ils adorent un Dieu suprême , qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler , qu'ils sont sobres , chastes , tempérans , qu'ils vivent dans la justice , & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent Saint Clément d'Alexandrie , Apulée , Porphire , Pallade , Saint Ambroise. N'oublions pas surtout qu'il eurent un paradis terrestre , & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent , & à vanter le passé , a fait imaginer partout une espèce d'âge d'or auquel les siècles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore , c'est que le Védam des anciens Bracmanes enseigne que le premier homme fut Adimo & la première femme Procriti. Adimo , signifiait Seigneur ; & Procriti voulait dire la vie , comme Heva chez les Phéniciens & les Hébreux signifiait aussi la vie ou le serpent. Cette conformité mérite une grande attention.



---

 CHAPITRE DIX-HUITIEME.

## DE LA CHINE.

O Serons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes, Jacobins, Jésuites, Luthériens, Calvinistes, tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conservée & altérée dans les fables du déluge de Déucalion, & de la chute de Phaëton. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peste proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Asie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont constamment marqué leurs époques par des éclipses, par les conjonctions des planètes; & nos Astronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques & les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque règne de leurs Empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux, nulles chronologies qui se contredi-

sent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que lorsqu'ils parlèrent au sage Empereur Camhi des variations considérables de la chronologie de la vulgate, des septante, & des Samaritains; Camhi leur répondit, Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent ?

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que sur la brique; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préservées de la pourriture. Ce sont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'histoire chez eux avant celles de leurs empereurs, point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs; dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il diffère sur-tout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé sur les loix. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux tems sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompat pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde; le Zend des Perses, le Védan des Indiens, Sanchoniaton, Manéton, enfin, jusqu'à Hésiode, tous remontent à l'origine des choses, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie, leur histoire n'est que celle des tems historiques.

C'est ici qu'il faut sur-tout appliquer nôtre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire puissant & sage, doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement les annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes, & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire, mais

jusqu'à bien écrire , il avait fallu plus de tems que l'empire Chinois n'a duré , en ne comptant que depuis l'Empereur Fo-hi jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de Lettré à la Chine qui doute les cinq King n'ayent été écrits deux mille trois cent ans avant notre Ere vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cent années , les premières observations Babilonniennes envoyées en Grèce par Callistène. De bonne foi siéd-il bien à des Lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un livre Chinois , regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine ?

Les premiers rudimens sont en tout genre plus lents chez les hommes que les grans progrès. Souvenons-nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cent ans , ni dans le Nord , ni en Allemagne , ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encor aujourd'hui nos boulangers , étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts , & le nom de tailles l'atteste encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses , qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans , nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus progrès en un demi-siècle dans tous les arts , qu'il n'en avait fait depuis les invasions des Barbares jusqu'au quatorzième siècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois , parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui est utile à la société , n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans nos sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens , je l'avoue , que nous l'étions il y a deux cent ans ; & que les Grecs & les Romains l'ont été ; mais ils ont perfectionné la morale , qui est la première des sciences.

Leur vaste & peuplé empire était déjà gouverné comme une famille , dont le monarque était le père ,

& dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les freres aînés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des Teutates à qui des Druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ozier.

Les Empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encor? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des Empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des imposture, jamais troublée par les querelles du sacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des argumens aussi absurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par-là sur-tout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'Univers.

Leur Confusée n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inspiré ni le prophète. C'était un magistrat qui enseignait les anciennes loix. Nous disons quelque-fois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers sages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut passer tous ses jours à se corriger: dans le second, il prouve

que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit, que l'homme n'est point né méchant, & qu'il le devient par sa faute, le troisième est un recueil des maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples, il pouvait se mettre à la tête d'un parti puissant, & il aima mieux instruire les hommes que les gouverner.

On s'est élevé avec force dans un essai sur l'histoire générale, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un empire dont presque toutes les loix sont fondées sur la connaissance d'un être suprême, rémunérateur & vengeur ? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, sont, *au premier principe sans commencement & sans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est infiniment bon, infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il régle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux Jésuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé Maigrot, évêque de Conon, qui ne savait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès sur les lieux ; il traita Confucius d'athée, sur ces paroles de ce grand homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si Confucius était athée, Caton & le chancelier de l'Hôpital l'étaient aussi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui soutenaient contre Bayle, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettrés Chinois adorateurs d'un seul Dieu , abandonnerent le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de Lao-kium & celle de Fo & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état , comme il a une nourriture plus grossière , ils souffrirent les bonzes & les continrent. Presque par-tout ailleurs ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort ; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très - étonnante. La doctrine de l'enfer était très-utile , & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contenterent d'exhorter les hommes à révéler le ciel , & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toujours exercée , ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues , & qu'on craindrait plus la loi toujours présente , qu'une loi à venir. Nous parlerons en son temps d'un autre peuple , infiniment moins considérable , qui eut à-peu-près la même idée , ou plutôt qui n'eut aucune idée , mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ce dix-neuf cent années d'observations astronomiques envoyées en Grèce par Callisthène. Les BrameS regnaient alors dans une partie de l'Inde ; les Perses avaient leur loix , les Arabes au midi , les Scythes au septentrion , habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler , était un puissant royaume.

---

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

### DE L'EGYPTE.

**I**L me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industriels, puissans, que très-long-tems après tous les peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente, L'Egypte jusqu'au Delta est resserrée par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Ethiopia du midi au septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures en ligne droite que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'est que dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Egypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'Orient en Occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébaïde, & à la gauche les sables inhabitables de la Libie jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'Ammon.

Les inondations du Nil durent pendant des siècles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, durent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui se débordent aussi, presque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Observons sur-tout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, régné une fois en dix ans au moins

en Egypte ; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil en croupissant sur la terre , ajoutaient leur infection à cette contagion horrible , & ainsi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des siècles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil est bordé , furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles pour creuser des canaux qui reçussent le fleuve , pour élever des cabanes & les réhausser de vingt-cinq pieds au-dessus du terrain. C'est là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes , avant d'élever Memphis , & de songer à construire des pyramides. Il est bien étrange qu'aucun ancien historien n'ait fait une réflexion si naturelle.

Nous avons déjà observé que dans le tems où l'on place les voyages d'Abraham , l'Egypte était un puissant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides , qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par Saurid plusieurs siècles avant Abraham ; on ne fait en quel tems fut construite la fameuse Thèbes aux cent portes , la Ville de Dieu , Diospolis. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il sortait deux cent chariots armés en guerre , & cent mille combattans ? Cela ferait vingt mille chariots , & un million de soldats ; & à un soldat pour cinq personnes , ce nombre suppose au moins cinq millions de têtes pour une seule ville , dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France , & qui n'avait pas , selon Diodore de Sicile , plus de trois millions d'habitans , & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. Diodore dit

( livre Ier. ) que l'Égypte était si peuplée , qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans , & que de son tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de Sésostris qu'au million de soldats qui sortent par les cent portes de Thèbes. Ne pensez - vous pas lire l'histoire de Picrocole , quand ceux qui copient Hérodote vous disent que le pere de Sésostris fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle , destina son fils à subjuguier le monde ; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils , qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues , & qu'enfin Sésostris partit avec six cent mille hommes , vingt-sept mille chars de guerre , & alla conquérir toute la terre , depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin , & qu'il subjugua la Mingrelie & la Georgie appellées alors la Colchide. Hérodote ne doute pas que Sésostris n'ait laissé des colonies en Colchide , parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés , avec des cheveux crépus ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes des bords de la mer noire & de la mer Caspienne , vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagerent si long-tems l'Asie avant le règne de Cyrus. Je croirais qu'ils emmenerent avec eux des esclaves d'Égypte , ce vrai pays d'esclaves , dont Hérodote put voir , ou crut voir les descendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire , ils avaient probablement retenu cette coutume d'Égypte , comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables , jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencerent ;

après les Scythes vint Nabucodonosor , qui conquît l'Égypte sans résistance ; Cyrus n'eut qu'à y envoyer un de ses Lieutenans ; révoltée sous Cambize , il ne falut qu'une campagne pour la soumettre : & ce Cambize eut tant de mépris pour les Egyptiens , qu'il tua leur dieu Apis en leur présence. Ochus réduisit l'Égypte en province de son royaume. Alexandre , César , Auguste , le calife Omar conquièrent l'Égypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos sous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Égypte du tems des Croisades ; enfin Sélim conquît l'Égypte en une seule campagne , comme tous ceux qui s'y étaient présentés : il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens , le plus lâche de tous les peuples , comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'est qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant , témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs , que de celle de Sésostris.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle Sésostris , n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens , quelques Arabes , quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit , mais comment en ne lui parlant que des prodiges , ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Égypte , de ce combat magique entre les forciers de Pharaon & le ministre du Dieu des Juifs , & d'une armée entière engloutie au fond de la mer rouge sous les eaux élevées comme des

montagnes à droite & à gauche , pour laisser passer les Hébreux , lesquelles en retombant submergerent les Egyptiens ? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du monde : ni Hérodote , ni Manéon , ni Eratostène , ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux , & toujours en correspondance avec l'Egypte , n'ont parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux , que je révere comme je dois. Je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

### DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SIMBOLES.

**L**E langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'Adoni ou d'Adonai, ni de Bal ou Baal, termes qui signifient le Seigneur, ni de Mitra, qui était le soleil chez les Perses; ni de Melch, qui signifie Roi en Syrie; ni de Shak, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à Roi. *Oshiret* (Osiris) répondait au Mitra des Persans; & le mot vulgaire *On* signifioit le soleil. Les Prêtres Caldéens s'appelaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de Diodore de Sicile. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le temps a épar-

gnés , & que nous voyons encor gravés sur les obélisques , n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiéroglyphes , ils avaient indubitablement des signes représentatifs ; car en effet , qu'ont pu faire les premiers hommes sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place ? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue , il parle par signes ; si on ne l'entend pas , il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin , pour peu qu'il ait la moindre sagacité.

On peignit donc d'abord grossièrement ce qu'on voulut faire entendre , & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps on inventa les figures symboliques : deux mains entrelassées signifiaient la paix ; des flèches représenterent la guerre ; un œil signifia la Divinité ; un sceptre marqua la royauté ; & des lignes qui joignaient ces figures exprimerent des phrases courtes.

Les Chinois inventerent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet , lequel en mettant sous les yeux les différens sons qu'on peut articuler , donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles ? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts , je dirai seulement qu'il a fallu bien des siècles pour y arriver.

Les Choen , ou prêtres d'Egypte , continuerent long-tems d'écrire en hiéroglyphes , ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques , les Choen en prirent de différens qu'ils

qu'ils appellerent sacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les Mages, les Brame en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces Choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manéton cité dans Eusébe parle de deux colonnes gravées par Toth le premier Hermès en caractères de la langue sacrée. Mais qui fait en quel temps vivait cet ancien Hermès ?

Les Egyptiens garderent sur-tout très-scrupuleusement leurs premiers simboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année, & ces douze mois exprimés chacun par des animaux qui ne sont pas ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures sont assises ; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit dessinés dans Kirker d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est simbole & allégorie dans l'antiquité.

---

## CHAPITRE VINGT-UNIEME.

### DES MONUMENTS

#### DES EGYPTIENS.

**I**L est certain qu'après les siècles où les Egyptiens fertiliserent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les villages commencerent à être changés en villes opulentes, alors les arts nécessaires

F



étant perfectionnés , les arts d'ostentation commencerent à être en honneur : alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets , & quelques Arabes voisins du lac Sirbon , à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides , à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte , à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis , à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand , & jamais le beau. Ils enseignèrent les premiers Grecs , mais ensuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste que dans la guerre de César , la moitié de la fameuse bibliothèque des Ptolomées ait été brûlée , & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Musulmans , quand Omar subjuga l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple fut infecté , le chaos de leur philosophie ; quelques-unes de leurs antiquités & de leurs sciences.

Il faut absolument qu'ils eussent été en paix pendant plusieurs siècles , pour que leurs princes eussent le temps & le loisir d'élever tous ces bâtimens prodigieux , dont la plupart subsistent encore.

Leurs pyramides coutèrent bien des années & bien des dépenses ; il fallut qu'une nombreuse partie de la nation avec des esclaves étrangers , fût long-tems employée à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme , la vanité , la servitude , & la superstition. En effet , il n'y avait qu'un roi despotique qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre , par exemple , est aujourd'hui plus puissante que n'était l'Egypte. Un roi d'Angleterre pourrait-il employer sa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part sans doute ; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui élèverait la plus belle pyramide à son pere ou à lui-même ; la servitude procura la main d'œuvre. Et quant à la superstition , on fait que ces pyramides étaient des tombeaux , on fait

que les Chochamatim, ou Shoen d'Égypte, c'est-à-dire, les Prêtres, avaient persuadé la nation que l'ame rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption: c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les rois, les grands se dressaient des tombeaux dans la forme la moins en prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siècles, passa depuis chez les Grecs disciples des Égyptiens, & chez les Romains disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixième livre de l'Énéide, qui n'est que la description des mystères d'Isis & de Cérés Eleusine.

*Has omnes ubi mille rotam volvere per annos  
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;  
Scilicet ut memores supera & convexa revifant.*

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens qui établirent le règne de mille ans; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leurs architecture & sur leurs dimensions; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.



---

CHAP. VINGT-DEUXIÈME.  
 DES RITES EGYPTIENS  
 ET DE LA CIRCONCISION.

PREMIÈREMENT les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême ? Si on eût fait cette question aux gens du peuple , ils n'auraient sçu que répondre ; si à des jeunes étudiants dans la théologie Egyptienne , ils auraient parlé long-tems sans s'entendre ; si à quelqu'un des sages consultés par Pithagore , par Platon , par Plutarque , il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu ; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis , *Je suis ce qui est ; & cette autre , je suis tout ce qui a été & qui sera ; nul mortel ne pourra lever mon voile* ; il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis , qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent *Y ha ho*. On le prononce diversement ; mais Clément d'Alexandrie assure dans ses stromates , que ceux qui entraient dans le temple de Sérapis étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho* , ou bien celui de *i a hou* , qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou* , adopté enfin par les Turcs , qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot *allah* ; car ils se servent d'*allah* dans la conversation , & ils n'emploient *hou* que dans leurs prières. Disons ici en passant que quand l'Abassadeur Turc Saïd Effendi vit représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme* , & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc,

quand il entendit prononcer le nom sacré *hou* avec dérision & avec des postures extravagantes , il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient un bœuf sacré , un chien sacré , un crocodile sacré ! oui , & les Romains eurent aussi des oyes sacrées ; ils eurent des dieux de toute espèce ; & les dévôtes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaise percée , *Deum stercurium* , & le Dieu Pet , *Deum crepitum* : mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum* , le maître des dieux & des hommes ? Quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de sages ?

Ce qu'on doit sur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations , c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes , comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes , malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie , tant le reste est une variation continuelle.

Les savants disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres , l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu sans simulacre , l'autre qu'ils ont révééré plusieurs dieux dans plusieurs simulacres ; ils ont tous raison ; il n'y a qu'à distinguer les tems & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les Ptolomées & les principaux prêtres se moquaient du bœuf Apis , le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des ognons : mais aucun Historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un ognon sacré & un ognon Dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place , tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans Cicéron que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux , & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La Circoncision vient-elle des Egyptiens ; des Arabes , ou des Ethiopiens ? Je n'en fais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je fais , c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur les corps des marques de leur consécration , comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se tailladaient le corps , comme firent depuis les prêtres de Bellone : ici ils se faisaient Eunuques , comme les prêtres de Cibéle.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens , les Arabes , les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu , j'ai vu un jeune Ethiopien , qui né hors de sa patrie n'avait point été circoncis ; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne fais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le Kteis & le Phallum , c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente , autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume ; on offrait aux dieux des prémices ; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens , les Arabes circoncirent aussi leurs filles , en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie ; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération , leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le tems on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun Ptolomée se soit fait circoncire , & jamais les Auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella*

qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

## CHAP. VINGT-TROISIÈME.

### DES MYSTÈRES

#### DES EGYPTIENS.

**J**E suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'Auteur des mystères d'Isis Zoroastres passe pour en avoir établi en Perse, Cadmus & Inachus en Grèce, Orphée en Thrace, Minos en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future; car Celse dit aux Chrétiens (\*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur Tartharoth, dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'Achéron, le batelier Caron dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux mystères d'Eleusine que d'après ceux d'Isis. Mais que les mystères de Zoroastre n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute

(\*) Origène liv. 8.

antiquité ; & tous les Auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé , conviennent que l'unité de Dieu , l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses après la mort , étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères en conservèrent les rites ; car malgré leur extrême légèreté , ils furent constants dans la superstition. La prière que nous trouvons dans Apulée quand Lucius est initié aux mystères d'Isis , doit être l'ancienne prière. » Les puissances » célestes te servent , les enfers te sont soumis , l'univers tourne sous ta main , tes pieds foulent le » Tartare , les astres répondent à ta voix , les faisons reviennent à tes ordres , les élémens t'obéissent , &c. «

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un seul Dieu reconnu par les Egyptiens , au milieu de toutes leurs superstitions méprisables ?

## CHAPITRE VINGT - QUATRIÈME.

### DES GRECS ,

DE LEURS ANCIENS DELUGES ,

DE LEURS ALPHABETS ,

ET DE LEUR GÉNIE.

**L**A Grèce est un petit pays montagneux entrecoupé par la mer , à peu près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'environnent montrent assez par les écueils continus qui les bordent , par le peu de profon-

deur de la mer , par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux , qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée , de Calcis , d'Argos , de Corinthe , d'Actium , de Mésène , apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé , sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation. Et les déluges d'Ogigès & de Deucalion , qui ont fourni tant de fables , sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les reprogèrent dans la barbarie , quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de prouver que les trois enfans de Noé , qui étaient les seuls habitans du globe , le partagèrent tout entier , qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre , fonder par-tout de puissans Empires , & que Javan son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie : que c'est de-là que les Grecs s'appellèrent Ioniens , parce qu'on envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure ; que cet Ion est visiblement Javan , en changeant *J* en *Ja* , & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans , & les enfans n'en croient rien.

*Nec pueri credunt nisi qui nondum are lavantur.*

Le déluge d'Ogigès est placé communément environ douze cent années avant la première Olympiade. Le premier qui en parle est Acésilas , cité par Eusèbe dans sa préparation évangélique , & par George le Sincelle. La Grèce , dit-on , resta presque déserte deux cent années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant , on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement

établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Basiloi*, qui répond à celui de Princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de Deucalion fils de Prométhée. La fable ajouta qu'il ne resta des habitans de ces climats que Deucalion, & Pirra, qui refirent des hommes en jettant des pierres derriere eux entre leurs jambes. Le genre humain se repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme Pétau le jésuite, un seul fils de Noé produisit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux, pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reste des enfans qui deviennent peres. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reste à peine six cent au bout de vingt ans. Désions-nous de Pétau & de ses semblables, qui font des enfans à coup de plume, aussi-bien que de ceux qui ont dit que Deucalion & Pirra peuplerent la Grece à coups de pierres.

La Grece fut, comme on fait, le pays des fables, & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démençe, par quelle opiniâreté absurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant des volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement étoit une démonstration de la vérité de cet événement? quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune Bachus sortant de la cuisse de Jupiter, ce Jupiter avait en effet gardé

ce Bacchus dans sa cuisse ! quoi ; Cadmus & sa femme avoient été changés en serpens dans la Béotie , parce que les Béotiens en faisoient commémoration dans leurs cérémonies ! Le temple de Castor & de Pollux à Rome démontroit - il que ces dieux étoient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez sûr bien plutôt quand vous voyez une ancienne fête , un temple antique , qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles ; elle devint enfin sacrée ; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les tems historiques , au contraire , les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs ; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les Thémistocles , les Cimons , les Miltiades , les Aristides , les Phocions sont persécutés , tandis que Persée , Bacchus & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance , & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étoient épars dans un terrain très-fertile , nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé Cécrops chassé de son pays , leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant , puisque les Egyptiens n'étoient pas navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens qui voyageaient chez toutes les nations ayent amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui est bien sûr , c'est que les Grecs ne prirent point les lettres Egyptiennes , à qui les leurs ne ressembloient point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier Alphabet , qui ne consistoit alors qu'en seize caractères , qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un Alphabeth comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploiterent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au tems d'Ozigiès, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. ils avaient dans leur nature je ne sais qui de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils fussent écrire on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon Sanchoniathon, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sage, est plus doux que *Shochemath* en Siriaque & en Hébreu *Basileus*, Roi, sonne mieux que Melk ou Shack. Comparez les noms d'Agamemnon, de Diomede, d'Idoménée à ceux de Mardokempad, Simordak, Sohasdach, Niricassolahssar. Joseph lui-même dans son livre contre Appion avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaim*: ce mot écorchoit le gosier d'un Athénien; & ce furent les Grecs qui changerent *Hershalaim* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformerent tous les noms rudes Siriaques, Persans, Egyptiens. De *Coresh* ils firent *Cirus*; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris*; de *Moph*, ils firent *Momphis*, & accoutumerent enfin les barbares à prononcer comme eux; de

forte que du tems des Ptolomées, les villes & les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce font les Grecs qui donnerent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des Brames; l'Indus *Sombadipo*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le Védam.

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie mineure y amenerent l'harmonie. Leur Homere nâquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraye poësie, la vraye éloquence, la maniere de bien écrire l'histoire, enfin, la philosophie même quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emporterent en tout sur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Sirie, l'ancienne Palmie en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appellerent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis bâtie par les Perses; & les monumens de Balbek & de Palmire, font encor sous leur décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

## CHAPITRE VING-CINQUIEME.

### DES LÉGISLATEURS GRECS,

DE MINOS, D'ORPHEE,

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

**Q**ue des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus, que d'autres répètent qu'un

petit-fils de Noé nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des Maccabées, il est dit qu'Alexandre sortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu près au tems où nous plaçons Moïse; & c'est même ce qui a donné au savant Huet évêque d'Avranche quelque faux prétexte de soutenir que Minos né en Crète & Moïse né sur les confins de l'Égypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable Grecque; il est indubitable que Minos fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre Ère vulgaire. Homère l'appelle dans l'*Odyssée le sage confident de Dieu*. Flavius Joseph ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblerait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les dieux des autres nations.

Il est sûr que Minos était un législateur très-sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les âmes des morts dans les enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que Minos; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention, c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier Orphée, sur un passage de Cicéron, dans son excellent livre sur la nature des dieux. Cottar,

un des interlocuteurs prétend qu'Aristote ne croyait pas que cet Orphée eût été chez les Grecs , mais Aristote n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de Cotta n'est pas d'ailleurs celle de Cicéron. Cent auteurs anciens parlent d'Orphée. Les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. Pausanias , l'auteur le plus exact qu'ayent jamais eu les Grecs , dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses , de préférence à ceux d'Homère qui ne vint que longtemps après lui. On fait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort , ame aérienne , ombre du corps , manes , souffle léger , ame inconnue , ame incompréhensible , mais existante , & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie , étaient admises dans toute la Grèce , dans les Isles , dans l'Asie , dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode , *Honore ton pere & ta mere , afin qu'Adonai prolongue tes jours sur la terre ;* & le livre du Zend ( Porte 11. ) dit , *Honore pere & mere , afin de mériter le ciel.*

L'évêque Warburton qui a démontré que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame , prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. Arnaud , dans son apologie de Port-royal , s'exprime ainsi , » C'est le comble de » l'ignorance de mettre en doute cette vérité , qui » est des plus communes , & qui est attestée par » tous les Peres , que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles & terrestres , & » que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens » charnels. »

On a objecté que si les Perses , les Arabes , les Siriens , les Indiens , les Egyptiens , les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame , une vie à venir , des peines & des récompenses éternelles , les Hébreux pouvaient bien aussi les croire ; que si tous les légillateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement , Moïse pouvait bien en user de même ; que s'il ignorait ces dogmes utiles , il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les savait , & les cachait , il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens que Dieu , dont Moïse était l'organe , daignait se proportionner à la grossièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse ; & respectant toujours tout ce qui est divin , je continue l'examen de l'histoire des hommes.

## CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

### DES SECTES DES GRECS.

**I**L paraît que chez les Egyptiens , chez les Persans , chez les Caldéens , chez les Indiens , il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière : ce qu'on appelait la sagesse , n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée , inconnue au peuple , ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuse , l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'essor à ses idées ; & c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la nation Anglaise est devenue la plus éclairée , parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les

Les Stoïques admirent une ame universelle du monde dans laquelle les ames de tous les êtres vivans se replongeaient. Les Epicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes, & on laissa les Epicuriens en paix comme ils y laissaient les dieux.

Les écoles retentirent depuis Thalès jusqu'au tems de Platon & d'Aristote, de disputes philosophiques qui toutes décelent la sagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième siècle où nous commençames à raisonner.

La réputation qu'eut Platon ne m'étonne pas ; tous les philosophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait Platon, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son Timée.

» De la substance indivisible & de la divisible,  
 » Dieu composa une troisième espèce de substance  
 » au milieu des deux, tenant de la nature *du même*  
 » & *de l'autre* ; puis prenant ces trois natures en-  
 » semble, il les mêla toutes en une seule forme,  
 » & força la nature de l'ame à se mêler avec la  
 » nature *du même*, & les ayant mêlées avec la  
 » substance, & de ces trois ayant fait un suppôt,  
 » il le divisa en portions convenables ; chacune de  
 » ces portions était mêlée *du même & de l'autre* ;  
 » & de la substance il fit sa division.

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de Pithagore. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de Loke, prieraient Platon d'aller à son école.

Ce galimatias du bon Platon n'empêche pas qu'il

G

n'y ait de tems en tems de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que Socrate dont il soit avéré que ses opinions lui couterent la vie ; & il fut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë ; mais on sait combien ils s'en repentirent ; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevoit tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter* était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée* ; on la retrouve cent fois dans *Homère* : tous les autres dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux *Périls des Perses*, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes excepté les *Stratoniciens* & les *Epicuriens* reconnurent l'architecte du monde, le *Demourgos*.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles ; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême maître des élémens & des autres dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

---

 CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

## DE ZALEUCUS

## ET DE

## QUELQUES AUTEURS LÉGISLATEURS.

J'ose ici définir tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de Zaleucus qui vivait avant Pitagore, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

» Tout citoyen doit être persuadé de l'existence  
 » de la divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'har-  
 » monie de l'univers, pour être convaincu que le  
 » hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser  
 » son ame, la purifier, en écarter tout mal, per-  
 » suadé que Dieu ne peut être bien servi par les  
 » pervers, & qu'il ne ressemble point aux miséra-  
 » bles mortels qui se laissent toucher par de ma-  
 » gnifiques cérémonies; & par de somptueuses of-  
 » frandes. La vertu seule, & la disposition constante  
 » à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cher-  
 » che donc à être juste dans ses principes & dans  
 » la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la  
 » Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'i-  
 » gnominie, bien plus que ce qui conduit à la pau-  
 » vreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen  
 » celui qui abandonne la fortune pour la justice,  
 » mais ceux que leurs passions violentes entraînent  
 » vers le mal, hommes, femmes, citoyens, sim-  
 » ples habitans, doivent être avertis de se souvenir  
 » des Dieux, & de penser souvent aux jugemens  
 » sévères qu'ils exercent contre les coupables;

» qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort ;  
 » l'heure fatale qui nous attend tous , heure où le  
 » souvenir des fautes amene les remords , & le  
 » vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses  
 » actions à l'équité.

» Chacun doit donc se conduire à tout moment ;  
 » comme si ce moment était le dernier de sa vie ;  
 » mais si un mauvais génie le porte au crime , qu'il  
 » fuie aux pieds des autels , qu'il prie le ciel d'écar-  
 » ter loin de lui ce génie malfaisant , qu'il se jette  
 » sur-tout entre les bras des gens de bien , dont les  
 » conseils le rameneront à la vertu en lui représen-  
 » tant la bonté de Dieu & sa vengeance.

Non , il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on  
 puisse préférer à ce morceau simple & sublime , dicté  
 par la raison & par la vertu , dépouillé d'entoufias-  
 me & de ces figures gigantesques que le bon sens  
 défavoue.

Charondas qui suivit Zaleucus , s'expliqua de mê-  
 me. Les Platons , les Cicérons , les divins Antonins ,  
 n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que  
 s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le mal-  
 heur d'abandonner la religion chrétienne , mais qui  
 fit tant d'honneur à la naturelle ; Julien le scandale  
 de notre Eglise & la gloire de l'Empire Romain.

*Il faut , dit-il , instruire les ignorans , & non les  
 punir , les plaindre , & non les haïr. Le devoir d'un  
 empereur est d'imiter Dieu : l'imiter , c'est d'avoir le  
 moins de besoins , & de faire le plus de bien qu'il est  
 possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité , ap-  
 prennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les  
 sages législateurs avec des conteurs de fables , qu'ils  
 sachent distinguer les loix des plus sages magistrats , &  
 les usages ridicules des peuples : qu'ils ne disent point  
 on inventa des cérémonies superstitieuses , on prodig-  
 qua de faux oracles & de faux prodiges , donc tous  
 les magistrats de la Grèce & de Rome qui les tolé-  
 raient , étaient des aveugles trompés & des trompeurs*

c'est comme s'ils disoient ; Il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace , donc le sage Confucius étoit un misérable imposteur.

On doit dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il fallait imiter , & non pas calomnier. Ne fait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille , superstitieux , insensé ? N'y a-t'il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'Hôpital , de Charon , de Montagne , de la Motte-le-Vayer , de Descartes , de Bayle , de Fontenelle , de Montesquieu ? N'y a-t'il pas des méthodistes , des moraves , des millénaires , des fanatiques de toute espece dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier Bacon , à ces génies immortels Newton & Loke , & à une foule de grands hommes ?

## CHAPIT. VINGT-HUITIÈME.

### DE BACCHUS.

EXCEPTÉ les fables visiblement allégoriques , comme celle des Muses , de Vénus , des Graces , de l'Amour , de Zéphire & de Flore , & quelques-unes de ce genre , toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à Ovide & à Quinault , & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité , c'est la fable de Bacchus.

Ce Bacchus , ou Back , ou Backos , ou Dionisios , fils de Dieu , a-t'il été un personnage véritable ? Tant de nations en parlent ainsi que d'Hercule : on a célébré tant d'Hercules & tant de

Bacchus différens ; qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un Bacchus ainsi qu'un Hercule.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte ; dans l'Asie & dans la Grèce, Bacchus ainsi qu'Hercule était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des mystères institués au nom de Bacchus avant qu'on connut les livres juifs.

On fait assez que les juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de Ptolomée Philadelphie, environ deux cent trente ans avant notre Ere. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentissaient des Orgies de Bacchus. Les vers attribués à l'ancien Orphée célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne que les Peres de l'Eglise ont prétendu que Bacchus était Noé, parce que Bacchus & Noé passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote en rapportant les anciennes opinions, dit que Bacchus était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers Orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appela Misem en mémoire de cette aventure, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer rouge à pied sec, comme Hercule passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Ahila ; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la charté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa bague enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulerent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étouant après cela que plusieurs sages hommes, & sur-tout Bochart & Huet dans nos

derniers tems , aient prétendu que Bacchus est une topie de Moïse & de Josué. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car Bacchus s'appellait chez les Egyptiens Arsaph , & parmi les noms que les Peres ont donné à Moïse , on y trouve celui d'O-safirph.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points , il n'est pas douteux que celle de Moïse ne soit la vérité , & que celle de Bacchus ne soit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-tems avant que l'histoire de Moïse fut parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité Moïse avant Longin qui vivait sous l'empereur Aurélien ; & tous avaient célébré Bacchus.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de Bacchus dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas , & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance , livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes , que sous le roi Josias on n'en trouva qu'un seul exemplaire , livre presque entièrement perdu pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie ; livre restauré ensuite par Esdras dans les tems florissans d'Athènes & des autres républiques de la Grèce ; tems où les mysteres de Bacchus étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguât les absurdités de la vie de Bacchus chez cent nations , avant que l'esprit de vérité fit connaître la vie de Moïse à aucun peuple excepté aux juifs.

Le savant Evêque d'Avranche frappé de cette étonnante ressemblance , ne balançoit pas à prononcer que Moïse était non-seulement Bacchus , mais le Thaut, l'Osiris des Egyptiens. Il ajoute même (\*), pour allier les contraires , que Moïse était aussi leur Typhon , c'est-à-dire , qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe , le protecteur & l'ennemi , le

(\*) Proposition 4. pag. 79. & 87.

Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que Zoroastre. Il est Esculape, Amphion, Apollon, Faunus, Janus, Persée, Romulus, Vertumne, & enfin Adonis & Priape. La preuve qu'il était Adonis, c'est que Virgile a dit :

*Et formosus oves ad flumina pavis Adonis.*

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or Moïse garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était Priape est encor meilleure : c'est que quelquefois on représentait Priape avec un Ane, & que les Juifs passèrent pour adorer un Ane. Huet ajoute pour dernière confirmation, que la verge de Moïse pouvait fort bien être comparée au Sceptre de Priape :

*Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moysi.*

Voilà ce que Huet appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit-humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

(\*) Huet pag. 110.

## CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

### DES MÉTAMORPHOSES

#### CHEZ LES GRECS,

#### RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'Opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination

& qui l'amuse , s'étend bien-tôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval , vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut-être changé en cheval aussi.

Les Métamorphoses recueillies par Ovide , dont nous avons déjà dit un mot , ne devaient point du tout étonner un Pythagoricien , un Brame , un Caldéen , un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. Derceto était devenue poisson en Syrie ; Sémiramis avait été changé en colombe à Babylone. Les Juifs dans des tems très-postérieurs écrivent que Nabucodonosor fut changé en bœuf , sans compter la femme de Loth transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle quoique passagère , que toutes les apparitions des dieux & des génies sous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guères se communiquer à nous qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que Jupiter prit la figure d'un beau cygne pour jouir de Lèda. Mais ces cas sont rares ; & dans toutes les religions la divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il serait difficile d'entendre la voix des dieux s'ils se présentait à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les dieux se métamorphosèrent presque partout ; & dès que nous fûmes instruits des secrets de la magie , nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteste encor parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transformations & tous les prodiges de cette espèce , c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira , Un Dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme , & ma fille ac-

touchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frere qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet , si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose , vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu , & fait l'enfant à la Demoiselle , qu'à faire observer l'oncle loup-garou , & à prendre des témoins de son impotence ; mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un prophane & un ignorant ; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon , un homme peut tout aussi aisément être changé en bête ; & si vous disputez vous serez déferé à l'Inquisition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loup-garoux , ni aux dieux qui engrossent les filles.

## CHAPITRE TRENTIEME.

### DE L'IDOLATRIE.

**A**près avoir lu tout ce qu'on a écrit sur l'Idolâtrie , on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que Loke soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient , & à ne point parler au hasard. Le terme qui répond à Idolâtrie ne se trouve dans aucune langue ancienne ; c'est une expression des Grecs derniers âges , dont on ne s'était jamais servi avant le second siècle de nôtre ère. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche , un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre , jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât

une image comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses, n'eurent long-tems ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le soleil, les astres & le feu, les emblèmes de la divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révéler le soleil & les astres, ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'est avoir un culte erroné, mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens aient adoré réellement le chien Anubis, & le bœuf Apis, qu'ils aient été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la divinité, & comme un emblème du bien que leur Isheth, leur Isis, faisait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleste animât ce bœuf & ce chien consacrés, il est clair que ce n'était pas adorer une statue. Une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets culte avant d'avoir des sculpteurs, & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent enfin placer des statues dans les temples, & qui firent révéler ces statues, se nommerent adorateurs de statues, & leurs peuples adorateurs de statues. C'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de Bel à Babilone était le maître, le Dieu, le créateur du monde ? la figure de Jupiter était-elle Jupiter même ? n'est-ce pas, s'il est permis de comparer les usages de notre sainte religion avec les usages antiques, n'est-ce pas comme si on disait que nous adorons la figure du pere Eternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un

enfant, la figure d'une colombe ? ce sont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons si peu que quand ces statues sont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourrissent, on en érige d'autres; elles sont de simples avertissemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les Catholiques sont idolâtres, mais les Catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement une statue, ni qu'on croye que cette statue est le Dieu suprême. Il n'y avait qu'un Jupiter, mais il y avait mille de ses statues. Or ce Jupiter qu'on croyait lancer la foudre, était supposé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte son nom. Ses figures ne lançoient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni sur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adressées aux Dieux immortels, & assurément les statues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il est vrai, firent croire, & des superstitieux crurent, que des statues avaient parlé. Combien de fois nos peuples grossiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le Dieu; ce n'est pas une raison d'affirmer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérait les représentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent Dieu le pere sous la forme d'un vieillard, & on fait bien que Dieu n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénere, & on fait bien que ces saints ne sont pas Dieu le pere.

De même, si on ose le dire, les anciens ne se

méprénaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la Chrétienté est donc idolâtre aussi; & si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul poëte, un seul philosophe, un seul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables: les nations idolâtres sont donc comme les forciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de Priape, parce qu'Horace en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète Baruc, pour prouver que du tems d'Horace on regardait la figure de Priape comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'Horace se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin: mais assurément tous ces Priapes de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que Moïse, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpents véritables, cependant on ne l'adorait pas. Salomon mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a

respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

---

## CHAPITRE TRENTE - UNIEME.

### D'ES'ORACLES.

**I**L est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas ; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreux & disciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit, vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement ; vous les avez observés sortans l'un & l'autre de la maison paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte ; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître Flavia Joseph à Vespasien & Titus son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait Vespasien & Titus adorés des armées Romaines dans l'Orient, & Néron détesté de tout l'empire. Il n'ose, pour gagner les bonnes grâces de Vespasien, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (\*) que lui & son fils seront Empereurs. Ils le furent en effet ; mais il est évident que Joseph ne risquait rien. Si Vespasien succombe un jour en prétendant à l'empire, il

(\*) Joseph liv. 3. chap. 28.

n'est pas en état de punir Joseph ; s'il est Empereur , il le récompense , & tant qu'il ne regne pas il espere regner. Vespasien fait dire à ce Joseph que s'il est prophète il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait vainement défendue contre l'armée Romaine. Joseph répond qu'en effet il l'avait prédite , ce qui n'était pas bien surprenant ; quel commandant en soutenant un siège dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise.

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophète , & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins ; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom ; il fallait parler au nom de la divinité : & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appelaient les voyans , jusqu'à Ulpus prophète du mignon de l'empereur Adrien devenu Dieu , il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés , que firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir , tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient , tantôt en corrompant des domestiques , en s'informant d'eux secrètement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dit de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes passaient pour savoir le passé , le présent & l'avenir ; c'est l'éloge qu'Homère fait de Calchas. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant Vandale , & le judicieux Fontenelle son rédacteur , ont dit des Oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siècles de fourberie ; & le jésuite Balthus montra bien peu de sens , ou beaucoup de malignité , quand il soutint contr'eux la vérité des Oracles payens , par les principes de la religion Chrétienne.

C'était réellement faire à Dieu une injure , de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité , eût lâché les diables de l'enfer , pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même , pour rendre des oracles.

Où ces diables disaient vrai , & en ce cas il était impossible de ne les pas croire ; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers , jettait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis : Ou ils disaient faux ; & en ce cas , Dieu déchainait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'Oracle le plus fameux fut celui de Delphe. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes , comme plus propres que les autres à être inspirées , c'est-à-dire , à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jenne Pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'Esprit Divin entrait sous la robe de la Pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot , on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphe commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations , les augures , étaient des espèces d'oracles , & sont , je crois , d'une plus haute antiquité ; car il falait bien des cérémonies , bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aisé de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux , par le foye des moutons , par les plis formés dans la plume de la main , par des cercles tracés sur la terre , par l'eau , par le feu , par des petits cailloux , par des baguettes , par tout ce qu'on imagina , & souvent même par un

un

un pur entouffiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécile.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liège. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année ? c'était pour ce village le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle submergée ? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liège est un forcier ; soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas ; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée : si les événements sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liège a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du Nord fait gâler quelques vignes ; c'est ce qui a été prédit par Matthieu Lansberge. Quelqu'un ose-t-il douter de son favior ? aussi-tôt les colporteurs le dénonceut comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit & de méchant raisonneur.

Les Sunnites Mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de Mahomet. L'étoile Aldebaram avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du taureau ; cela voulait dire que l'œil de Mahomet éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre Acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil ; Mahomet est l'Acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles ; les jeunes femmes n'y pensent pas ; les vieilles dévotes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enseigne des sottises, courrait ris-

que d'être empalé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'Iliade & dans l'Odyssée ; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu ; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines ; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussitôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, qui enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-liban, l'Arabie déserte & la pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

---

## CHAPITRE TRENTE - DEUXIEME.

### DES SIBYLLES

#### CHEZ LES GRECS,

#### ET DE LEUR INFLUENCE

#### SUR LES AUTRES NATIONS.

**L**orsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'aviserent de prophétiser

pour leur compte. On les appella Sibylles ; mot grec de la dialecte de Laconie , qui signifie Conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On fait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien Tarquin , les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme Tarquin marchandait trop , la vieille jetta au feu les six premiers livres , & exigea autant d'argent des trois restans , qu'elle en avait demandé des neuf entiers. Tarquin les paya. Ils furent , dit-on , conservés à Rome , jusqu'au tems de Sylla , & furent consumés dans incendie du Capitole.

Mais comment se passer des prophéties des Sibylles ? On envoya trois sénateurs à Erytre ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs , qui passaient pour être de la façon de la Sibylle Erytrée. Chacun en voulait avoir des copies ; la Sibylle Erytrée avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de Nostradamus parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelque vers grec qu'on attribuait à la Sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations , défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers Sibyllins ; défense digne d'un tyran soupçonneux , qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers Sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité , puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile , dans son églogue sur la naissance de Pollion , ou de Marcellus , ou de Drusus , ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes , qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bien-tôt après , ramènerait le siècle d'or. La Si-

Sibylle Erytrée avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à Auguste, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la Sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers Chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. Hermas & St. Justin passèrent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St. Justin cite des oracles de la Sibylle de Cumes, débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'Isape, & prétendait que la Sibylle avait vécu du tems du déluge. \* St. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, assure que l'Apôtre St. Paul recommande dans ses épîtres *la lecture des Sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.*

Il faut que cette épître de St. Paul soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de St. Paul. Il courait dans ce tems-là parmi les Chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de Jaldabath, celles de Seth, d'Enoch & de Kam; la pénitence d'Adam, l'histoire de Zacharie père de St. Jean; l'Évangile des Egyptiens, l'Évangile de St. Pierre, d'André, de Jaques, l'Évangile d'Eve, l'Apocalypse d'Adam, les lettres de Jésus-Christ, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragmens, ensevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'Église Chrétienne était alors partagée en Société judaïsante & société non judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se

\* Strom. Liv. 6.

tentait un peu de talent , écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles jusqu'au concile de Nicée , il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la Vierge , de l'enfance & de Nicodème. On forgea sur-tout des vers attribués aux anciennes Sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles Sibyllins , qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le Christianisme naissant. Non-seulement on fit des vers grecs Sibyllins , qui annonçaient Jesus-Christ. Mais on les fit en acrostiches , de manière que les lettres de ces mots , *Jesous Christos ios Soter* , étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'est dans ces poésies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poissons ,  
 Il nourrira cinq mille hommes au désert ;  
 Et en ramassant les morceaux qui resteront ;  
 Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du Christianisme le sens des vers de la quatrième églogue de Virgile :

*Ultima Cumai venit jam tarminis atas :  
 Jam nova progenies caelo demittitur alto.*

Les tems de la Sibylle enfin sont arrivés ,  
 Un nouveau rejetton descend du haut des cieus :

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siècles de l'Eglise , que l'Empereur Constantin la soutint hautement. Quand un Empereur parlait , il avait sûrement raison. Virgile passa long-tems pour un prophète. Enfin , on était si persuadé des oracles des Sibylles , que nous avons dans une de nos hymnes , qui n'est pas fort ancienne , ces deux vers remarquables :

*Solvat Jactum in favilla  
Teste David cum Sibylla.*

Il mettra l'univers en cendres ;  
Témoin la Sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux Sibylles , on faisait sur-tout valoir le règne de mille ans , que les Peres de l'Eglise adopterent jusqu'au tems de Théodose second.

Ce règne de Jesus-Christ pendant mille ans fut la terre était fondé d'abord sur la prophétie de St. Luc ( ch. 21. ) prophétie mal entendue , que *Jesus-Christ viendrait dans les nuées dans une grande puissance & dans une grande majesté , avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé ; mais St. Paul avait dit aussi dans sa premiere épître aux Thessaloniens ch. 4.

» Nous vous déclarons , comme l'ayant appris  
» du Seigneur , que nous qui vivons , & qui sommes réservés pour son avènement , nous ne reviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil.

» Car aussi-tôt que le signal aura été donné par  
» la voix de l'Archange , & par le son de la trompette de Dieu , le Seigneur lui-même descendra du ciel , & ceux qui seront morts en Jesus-Christ resusciteront les premiers.

» Puis nous autres qui sommes vivans , & qui serons demeurés jusqu'alors , nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air ; & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que Paul dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé ; car Paul loin d'avoir été un des disciples de Jesus-Christ avait été longtemps un de ses persécuteurs. Quoiqu'il en puisse être ,

**L'Apocalypse** avait dit aussi au Chapitre vingt que les justes régneraient sur la terre pendant mille ans avec *Jésus-Christ*.

On s'attendaient donc à tout moment que *Jésus-Christ* descendrait du ciel pour établir son règne, & rebâter Jérusalem, dans laquelle les Chrétiens devaient se réjouir avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse. „ *Moi Jean, je vis la nouvelle Jérusalem qui descendaient du ciel parée comme une épousee.... Elle avait une grandé & haute muraille, douze portes, & un Ange à chaque porte.... douze fondemens où sont les noms des Apôtres de l'Agneau. .... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de douze mille stades; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur sont égales. .... Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une Sibylle, à qui l'on fait dire à peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *Saint Justin* dans son Dialogue contre *Triphon*, dit qu'il en est convenu, & que *Jésus* doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.

*St. Irénée* se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St. Jean l'Évangéliste* ces paroles : „ Dans la nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne produira dix mille branches & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira, Prends moi, je suis meilleur que lui. \*

\* *Irénée* ch. 35. liv. 5.



Ce n'était pas assez que la Sibylle eut prédit ces merveilles , on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de Tertullien la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : \* *Nous confessons que le Royaume nous est promis pour mille ans en terre , après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude , quand on n'a pas eu la force. La religion Chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides , que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage , & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

\* Tert. contre Marcion liv. 3.

## CHAPITRE TRENTE-TROISIEME. DES MIRACLES.

**R**Evenons toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire , & cela est si vrai que si-tôt que le beau , le sublime est commun , il ne paraît plus ni beau , ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison , & à ce pot plus grand qu'une Eglise , fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle* , qui d'abord signifiait chose admirable ? Nous avons dit , c'est ce que la nature ne peut opérer , c'est ce

qui est contraire à toutes ses loix. Ainsi l'Anglais qui promet au peuple de Londres de se mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige, s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles, opérés dans nôtre sainte Religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raisonnons que suivant les règles du bon sens, toujours soumises à la révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux Loix éternelle de la nature. Il ne lui paraît pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage; il fait que tout est lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il fait que Dieu étant immuable, ses loix le sont aussi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si Jupiter en couchant avec Alcmène fait une nuit de vingt-quatre heures lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la Lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent se remettre chacune à leur place, que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris.

**Les vers engraisés des entrailles de cet homme auroient été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort : sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'ame ne revient dans son hotellerie.**

Si l'Être éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut-être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le Créateur & le Maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Être éternel ressuscite Pélops, Hyppolite, Heres, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le Maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet Hyppolite & de ce Pélops.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de nôtre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations Asiatiques, les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas

même jusqu'aux Romains chez qui les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. Tite-Live rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché , *Rome , pren garde à toi.* Pline dans son livre 8. dit qu'un chien parla lorsque Tarquin fut chassé du trône. Une corneille , si l'on en croit Suétone , s'écria dans le Capitole , lorsqu'on allait assassiner Domitien ; *estai panta Kalos* , c'est fort bien fait , *tout est bien.* C'est ainsi qu'un des chevaux d'Achille nommé Xante prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'Achille , le bélier de Phryxus avait parlé , aussi-bien que les vaches du mont Olympe. Ainsi au lieu de réfuter les fables , on enchérissait sur elles. On faisait comme ce Praticien à qui on produisait une fausse obligation ; il ne s'amusa point à plaider , il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guères de morts ressuscités chez les Romains , ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la *métempsychose* , eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux , de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues. \*

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées , les plus authentiques , sont celles de cet aveugle à qui l'empereur Vespasien rendit la vue , & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère ; c'est devant un peuple innombrable , devant des Romains , des Grecs , des Egyptiens. C'est sur son tribunal que Vespasien opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges , dont un Monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades , eux-mêmes , qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières , il s'en moque , il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : Sérapis leur est apparu ; Sérapis leur a dit qu'ils seraient guéris par

Vespasien. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Égypte, tout l'Empire applaudissent à Vespasien favori du ciel. Le miracle est consigné dans les Archives de l'Empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le temps ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sçais quel Ecrivain de nos siècles barbares nommé *Helgaut*, le Roi Robert fils de Hugues Capet guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans Robert fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait brûlé le contesieur de sa femme & des chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infailibilité & la puissance absolue du Pape, & par conséquent d'être Manichéens: ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'Appollonios, de Thiane; c'était un philosophe Pitagoricien, tempérant, chaste, & juste, à qui l'Histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé Socrate. Il voyagea chez les Mages & chez les Bracmanes: & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils, & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire au Dieu est admirable. *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes.* Il n'avait nul enthousiasme; ses disciples en eurent: ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par Philostrate. Les Thianéens le mirent au rang des demi-dieux, & les Empereurs romains approuvèrent son apotéose, Mais avec

le tems, l'apotéose d'Apollonios eut le sort de celui qu'on décernait aux Empereurs romains, & la chapelle d'Apollonios fut aussi déserte que le Sacré-téon élevé par les Athéniens à Socrate.

Les Rois d'Angleterre depuis St. Edouard, jusqu'au roi Guillaume III, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les Médecins ne pouvaient guérir. Mais Guillaume III ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

## CHAP. TRENTE-QUATRIÈME.

### DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans qui révéraient les astres ne pouvaient guères avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel: c'était-là leur temple. Celui de Bel à Babilone, passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de Brama dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus réculée; au moins les Brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers Empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'Hercule à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. Héraule ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. Hiram en avait un magnifique lorsque Salomon aidé par Hiram bâtit le sien. Hérodote qui voyagea chez les Tyriens dit que de son tems les Archives de Tyr ne donnaient

à ce temple que deux mille trois cent ans d'antiquité. L'Égypte était remplie de temples depuis long-tems. Hérodote dit encor qu'il apprit que le Temple de Vulcain à Memphis avaient été bâti par Mènes vers le tems qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à Vulcain avant d'en avoir donné un à Isis leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit Hérodote au livre second ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutumé de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte Grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guères possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'Hérodote a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en usaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitait point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-longtems sans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habiterent les déserts à l'Orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu Rempham, du Dieu Moloc, du Dieu Kium, comme le disent Jérémie, Amos & St. Etienne.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se serait pas avisé d'ôter un Dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un sacrilège, si l'ancien usage de porter son Dieu sur un chariot, ou sur un brancard, n'avait pas été dès longtems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées. Ainsi le Palladium était dans la forteresse de Troye, les boucliers descendus du ciel se gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maison forte, capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisième livre des Rois que l'édifice avait soixante coudées de long, & vingt de large ; c'est environ quatre-vingt-dix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre & bâtie sur une montagne, pouvait au moins se défendre d'une surprise : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans ressemblaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appartements de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette Architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris Michel Ange & Bramante. Quoiqu'il en soit, il faut considérer que ce

temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite splanade où fut bâti le Sanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre Nabuzardam l'un des capitaines du Roi de Babylone que nous nommons Nabuchodonosor.

Le second temple bâti par Néhémie fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'Esdras nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'Hérode fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend Joseph, de démolir le temple de Néhémie, qu'il appelle le temple d'Aggée. Hérode combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une platte-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé.

élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de Titus, jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jetté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du tems d'Hérode, ainsi que sous Néhémie & sous Salomon.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur Joseph. Il dit que Tite étant entré dans le Sanctuaire l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un Empereur Romain, au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusat à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le Sanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le Capitole fût surpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très-saint, sans doute; mais un Sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un Vitruve. Les beaux temples étaient ceux d'Ephese, d'Alexandrie, d'Athenes, d'Olimpie, de Rome.

Joseph dans sa déclamation contre Appion, dit qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cent milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs comment Joseph peut-il dire qu'il ne fa-

lait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le regne de Ptolomée Philometor le temple assez connu de l'*Onion* à Bubaste en Egypte.

## CHAP. TRENTÉ-CINQUIÈME.

### DE LA MAGIE.

Qu'est-ce que la magie ? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'est la chose impossible ; aussi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot est venu des *Mag*, *Magdin*, ou mages de Caldée. Ils en savaient plus que les autres ; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau tems ; & bientôt ils passèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient astronomes ; les plus ignorans & les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planètes, donc ces deux planètes avaient causé cet événement ; & les Astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vû en songe leurs amis mourans ou morts ; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout simple qu'ils fissent descendre la lune sur la terre. Ils dispoaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, livre 5, dit que suivant un ancien auteur, Moïse prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jéhovah*, d'une manière si efficace à l'oreille du Roi d'Egypte Phara Nekefr, que ce Roi en mourut sur le champ.

Enfin, depuis Jannès & Membres, qui étaient les forciers à brevet de Pharaon, jusqu'à la Maréchale d'Ancre qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq

(191)

blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul tems sans sortilege.

La Pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuël, est assez connue ; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de Python qui est Grec, fût connu des Juifs du tems de Saül. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne fût écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après Alexandre ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbath des forciers en est une preuve parlante ; & le bouc avec lequel les forcieres étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert, ce qui leur est reproché dans le Lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de forciers, sans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'Auguste, s'infatuaient encor des sortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de Virgile intitulée *Pharmacentria*.

*Carmina vel cælo possunt deducere lunam.*

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

*His ego sæpe lupum fieti & se condere silvis.*

*Mærim sæpe animas imis exire sepulcris.*

Mæris devenu loup se cachait dans les bois.

Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les âmes.

On s'étonne que Virgile passe aujourd'hui à Naples pour un forcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à Sagana & à Canidia leurs hor-

ribles sortilèges. Les premières têtes de la République furent infectées de ces imaginations funestes. Sextus, le fils du grand Pompée, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux Dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde. Ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh mes amis, que ne restiez-vous dans votre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises ;

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des Juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre ; jurisprudence fondée sur les décisions des Conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la Magistrature & l'Eglise croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence, par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale ? de l'ignorance ; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était titre présumé de la vérité. Quelle présume ! tous les peuples ont cru à la magie ; à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il est fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était,

non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! tous les sages ne croyaient-ils pas avant Copernic que la terre était immobile au centre du monde ?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre, si Rabelais appelle *picatrix*, *mon révérend pere en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville ; les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs forciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être forciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

## CHAPIT. TRENTÉ-SIXIÈME.

### DES VICTIMES

#### HUMAINES.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés, mais le temps qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes ; & la superstition fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de Sanchoniaton, fut celui de Jéhud

chez les Phéniciens, qui fut immolé par son pere Hilti environ 2000 ans avant notre Ere. C'était un tems où les grands états étaient déjà établis, où la Sirie, la Caldée, l'Egypte étaient très-florissantes, & déjà, dit Hérodote, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. Pausanias prétend que Licaon immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troie, puisqu'Homere fait immoler par Achille douze Troyens à l'ombre de Patrocle. Homere eût-il osé dire une chose si horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage?

Je ne parle pas du sacrifice d'Iphigénie & de celui d'Idamante fils d'Idomenée: vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scythes de la Tautide immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tiriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à Saturne. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnerent ces erreurs, immolèrent deux Gaulois, & deux Grecs pour expier le crime d'une Vestale. C'est Plutarque qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brulaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier: des forcieres chez les Germains égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares: s'ils avaient été fréquens, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement

à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille , ou le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée , on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante , dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte , & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Brame , toutes les veuves ne se brulaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial , & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs *Kans* les officiers les plus chéris de ces princes. Hérodote dit qu'on les empalait autour du cadavre royal , mais il ne parait point par l'histoire que cet usage ait duré long-tems.

Si nous lisons l'histoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation , nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte , qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas , égorger sans miséricorde toutes les femmes , les vieillards & les enfans à la mamelle , & ne réserver que les petites filles ; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre. Mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints , il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte Eglise qui a les Juifs en horreur , nous apprend que les livres Juifs ont été dictés par le Dieu créateur & pere de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute , ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse , une autre justice , une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'est pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose , aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter , il faut qu'il meure* , dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'est en vertu de cette loi qu'on voit Jephthé immoler sa propre fille , le prêtre Samuel couper en morceaux le Roi Agag. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian , qui est environ de neuf lieues carrées , les Israélites ayant trouvé six cent soixante & quinze mille brebis , soixante & douze mille bœufs , soixante & un mille ânes , & trente-deux mille filles pucelles , Moïse commanda qu'on massacrat tous les hommes , toutes les femmes & tous les enfans , mais qu'on gardât les filles , dont trente-deux seulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement , c'est que ce même Moïse était gendre du grand prêtre des Madianites Jéthro , qui lui avait rendu les plus signalés services , & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que Josué , fils de Nun , ayant passé avec sa borde la rivière du Jourdain à pied sec , ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jéricho dévoué à l'anathème , il fit périr tous les habitans dans les flammes , qu'il conserva seulement *Rahab la paillard*e & sa famille , qui avait caché les espions du saint peuple : que le même Josué dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Hai , qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays , tous soumis à l'anathème , & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers tems ,

si ce n'est peut-être la St. Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé six cent soixante & quinze mille brebis & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers, & que personne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

## CHAPITRE TRENTE - SEPTIEME.

### DES MYSTÈRES

### DE CERÈS ELEUSINE.

**D**ANS le chaos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celui des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on employe le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de Zoroastre.

On fait peu de chose de ceux d'Isis ; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future ; car Celse dit à Origène ( livre 8. ) *vous vous vantez de croire des peines éternelles , & tous les ministres des mystères ne les annoncent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encor la priere des prêtresses d'Isis conservée dans Apulée. *Les puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de Cérés furent une imitation de celles d'Isis. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient : on jeunait , on se purifiait , on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrètes sous la religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies , dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité , les Platons , les Cicérons ont fait l'éloge de ces mystères , qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très-savans hommes ont prouvé que le sixième livre de l'Enéïde n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du Démourgos qui représentait le Créateur ; mais il fait voir dans le vestibule , dans l'avant-scène , les enfans que leurs parens avaient laissé périr , & c'était un avertissement aux peres & aux meres. *Continuo auditæ voces , vagitus & ingens &c.* : ensuite paraissait Minos qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare , & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces jardins étaient tout ce qu'on

avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires! Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Esséniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer: car pour les Pharisiens, ils adoptèrent la métempscose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de Jesus-Christ parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin \*. Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'Eleusine devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la Théogonie de Sancho-niaton le Phénicien; c'est une preuve que Sancho-niaton avait annoncé un Dieu suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéisme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la Vierge, à St. Joseph, aux autres Saints le même culte qu'à Dieu le pere. Il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mistagogues. Les participans aux mystères s'assemblaient dans le temple de Cérès, & l'Hierophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer Cérès conduisant Triptolème sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que Cérès & Triptolème missent l'agriculture en honneur.

\* Luc chap. 23.

Cela est si vrai que l'Hierophante commençait par reciter les vers de l'ancien Orphée. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers ; il est un, il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment Pausanias peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'Homere ; il faut convenir que du moins pour le sens ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odyssée entiere.

Le savant Evêque Warburton, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses ; donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du politéisme. Il remarque d'après Plutarque que le jeune Alcibiade ayant assisté à ces misteres ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de Mercure dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'Alcibiade.

Il falait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. Alexandre lui-même ayant obtenu en Egypte de l'Hierophante des misteres, la permission de mander à sa mere le secret des initiés, la conjura en même tems de bruler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces misteres n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés* ; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans replique que ces misteres n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congé-

était l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff omphes*, *Veillez & soyez purs*. Enfin, pour dernière preuve, c'est que l'Empereur Néron coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce ; le crime était trop énorme : & tout Empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. Zozime dit aussi que Constantin ne put trouver de prêtres payens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux ; des cérémonies puérides, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit Tertullien, la cérémonie de la régénération. Il falloit que l'initié parût ressusciter ; c'était le symbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds ; l'Hiérophante levait sur lui le couteau sacré : L'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort ; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les Francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses *Arcadiques* nous apprend que dans plusieurs temples d'Eleusine on flagellait les pénitens, les initiés ; coutume odieuse, introduite long-tems après dans plusieurs Eglises Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mé-

pris. Il ne resta enfin de tous ces anciens misteres que des troupes de gueux que nous avons vus sous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des prêtres d'Isis, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eût de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

## CHAPITRE TRENTE - HUITIÈME.

### DES JUIFS,

AU TEMS OU ILS COMMENCERENT

A ETRE CONNUS.

**N**ous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs ; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signaleront tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la Sinagogue ; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'histoire. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruisissent leur état, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établissement, & où elle possède

une capitale. Les juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du tems de Salomon, qui était à peu près celui d'Hésiode & d'Homere, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de Salomoh ou Soleiman, est fort connu des Orientaux, mais celui de David ne l'est point, Saül encor moins. Les Juifs avant Saül ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser chez eux les focs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'il allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espece; les Juifs le déclarent dans le livre de Samuël, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que Saül & Jonatas donnerent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philistins, journée où il est rapporté que Saül fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes il est dit au chapitre précédent, \* que Saül avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entièrement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente-mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errants & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente-mille soldats? il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des Auteurs savants & respectables

\* I. Rois. Chap. II.

le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître ; respectons ce que nous sommes tenus de respecter ; & remontrons à l'Histoire des Juifs par leurs propres écrits.

---

## CHAP. TRENTE-NEUVIÈME. DES JUIFS EN EGYPTÉ.

Les annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Égypte dans les tentes ignorées, que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est-là que sont encor des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la basse Égypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cent-cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes ; car pour fournir cent mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Égypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savants hommes s'étonne que le Roi d'Égypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux ; que la fille du Roi qui demeurait à Memphis soit venue se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vingt ans auquel Moïse était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix playes d'Égypte ; ils disent que les Magiciens du Royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'Évoqué de Dieu ; & que

que si Dieu leur donnait ce pouvoir ; il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que Moïse ayant changé toutes les eaux en sang , il ne restait plus d'eau pour que les Magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment Pharaon put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse , après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième & sixième playe. Ils demandent pourquoi six cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête , & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri , au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts ?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre ; & cette réponse est , Dieu l'a voulu ; l'Eglise le croit , & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire diffère des autres. Chaque peuple a ses prodiges ; mais tout est prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainsi , puisqu'il était conduit par Dieu même. Il est clair que l'histoire de Dieu ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapportons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de parler. Encor moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événemens qui peuvent être soumis à la critique.



---



---

**CHAPITRE QUARANTIEME.**
**DE MOYSE,  
CONSIDERÉ SIMPLEMENT  
COMME CHEF D'UNE NATION.**

**L**E maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans Moïse. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres nous voyent en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingt ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit. Son bras ne peut combattre ; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépité & bégue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinai, de Pharan, de Cades Barné, & à le voir retrograder jusques vers l'endroit où il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cent mille combattans, & il ne pourroit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vêt le peuple par des miracles. Moïse n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-Puissant ; aussi nous ne considérons en lui que l'homme & non le ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui est en effet le seul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'Orient entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croit pas un arbuſte, ſans aucun ruiſſeau, ſans ſources, excepté quelques petits puits d'eau ſalée. Les Cananéens ou Phéniciens ſur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger viennent le battre dans ces déferts vers Cadésbarné. Comment ſe laiſſe-t-il battre à la tête de ſix cent mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans ? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation : lui & ſon peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer,

Un légiſlateur ſelon nos notions communes doit ſe faire aimer & craindre ; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie ; il ne doit pas, au lieu d'inſliger par les miniſtres de la loi quelques ſupplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de ſa nation par l'autre,

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix-vingt ans, Moïſe n'étant conduit que par lui-même, eût été ſi inhumain, ſi endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévités de maſſacrer ſans diſtinction, leurs frères juſqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de ſon propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action ſon frère eſt grand Pontife, & vingt-trois mille hommes ſont maſſacrés.

Moïſe avait épouſé une Madianite, fille de Jéthro grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée ; Jéthro l'avait comblé de bien-faits : Il lui avait donné ſon fils pour lui ſervir de guide dans les déferts ; par

quelle cruauté opposée à la politique ( à ne juger que par nos faibles notions ) Moïse aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation , sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madienite ? Et comment peut-on dire , après ces étonnantes boucheries , Moïse *était le plus doux de tous les hommes* ? Avouons qu'humainement parlant , ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans Moïse le ministre des desseins & des vengeances de Dieu , tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme , c'est l'instrument de la Divinité , à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si Moïse avait institué sa religion de lui-même , comme Zoroastre , Thouth , les premiers Bramez , Numa , Mahomet , & tant d'autres , nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses après la mort , dogmes reçus dès long-tems en Egypte , en Phénicie , en Mésopotamie , en Perse , & dans l'Inde ? „ Vous avez été instruit , lui dirions-nous , „ dans la sagesse des Egyptiens , vous êtes législateur , & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens , le dogme le plus nécessaire „ aux hommes , croyance si salutaire & si sainte , „ que vos propres Juifs , tout-grossiers qu'ils étaient , „ l'ont embrassée long-tems après vous ; du moins „ elle fut adoptée en partie par les Esséniens & les „ Pharisiens au bout de mille années.

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire , tombe & perd , comme on voit , toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même , qui ayant daigné être le Roi du peuple Juif , le punissait & le récompensait temporelle-

ment , & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame , & les supplices éternels de l'enfer , que dans les tems marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au-dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrronisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un Moïse ; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulchre , leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes , & particulièrement de celle de l'ancien Bacchus. \* Ils ne savent en quel tems placer Moïse ; le nom même de Pharaon ou Roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre , est inconnu. Nul monument , nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que Moïse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables , où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui saperait tous les fondemens de l'Histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'Aben Esra , de Maimonide , de Nugnès , de l'Auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte Le Clerc , Midleton , les savans connus sous le titre de Théologiens de Hollande , & même le grand Neuton , aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni Moïse , ni Josué ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre , si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux , & qu'il n'était pas possible de cul-

\* Voyez l'Article *Bacchus*.

river cet art dans des déserts. Ils se fondent ; comme on peut le voir ailleurs , sur des anticipations , sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes , l'opinion commune , qui est celle de la synagogue , & de l'Eglise , dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les Le Clerc ; les Midleton , les Neuton d'impiété , à Dieu ne plaise ! nous sommes convaincus que si les Livres de Moïse & de Josué & le reste du Pentateuque ne leur paraissent pas être de la main de ces héros Israélites , ils n'en ont pas été moins persuadés que ces Livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la Genèse , dans Josué , dans Samson , dans Ruth. L'écrivain Juif n'a été , pour ainsi dire , que le secrétaire de Dieu ; c'est Dieu qui a tout dicté. Neuton sans doute n'a pu penser autrement ; on le sent assez. Dieu nous préserve de ressembler à ces hypocrite pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irreligion , comme on les accusait autrefois de magie ! Nous croirions non-seulement agir contre la probité , mais insulter cruellement la religion Chrétienne , si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis , plus nous pensons que cette Eglise tolère les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.



## CHAP. QUARANTE - UNIEME.

## DES JUIFS APRÈS MOYSE ,

## JUSQU'A SAUL.

**J**E ne recherche point pourquoi Josuah ou Josué capitaine des Juifs faisant passer sa horde de l'Orient du Jourdain à l'Occident vers Jérico , a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur , sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches , & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière , témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer Schiboleth.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes ; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi ; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit Josué venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient , Nous descendons d'Abraham ; Abraham voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années , donc vôtre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères , vos femmes & vos enfans.

Fabricius & Holstenius se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes , & disait aux Allemands , Il y a quatre cent ans qu'un homme de nôtre pays fils d'un Potier , voyagea près de Vienne , ainsi l'Autriche nous appartient , & nous venons tous massacrer au nom

du Seigneur ? Les mêmes Auteurs considèrent que le tems de Josué n'est pas le nôtre , que ce n'est pas à nous à porter un œil profane dans les choses divines ; & sur-tout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense , que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans , vieillards , femmes , filles , enfans à la mammelle , & tous les animaux , excepté une femme prostituée , qui avait gardé chez elle les espions Juifs ; espions d'ailleurs inutiles , puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir ?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix* , apparemment elle mena depuis une vie plus honnête , puisqu'elle fut une ayeule de David , & même du Sauveur du monde. Tous ces événemens sont des figures , des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encor une fois des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de Josué rapporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan , fit pendre ses Rois au nombre de trente-un , c'est-à-dire , trente-un chefs de bourgades , qui avaient osé défendre leurs foyers , leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence , qui châtaït les péchés de ces Rois par le glaive de Josué.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés , & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par Cusan Roi de Mésopotamie. Il y a loin , il est vrai , de la Mésopotamie à Jérico ; il falloit donc que Cusan eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoiqu'il en soit , ils sont esclaves huit années , & restent

ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espece d'asservissement , puis qu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate ; que tout ce vaste pays \* leur était promis , & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer , s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous Eglon Roi des Moabites , assassiné par Aod ; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas , jusqu'au tems où la prophétesse guerriere Débora les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à Gédéon.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philistins , jusqu'à Jephté. Ils sont encor esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à Saül. Ce qui peut confondre notre jugement , c'est qu'ils étaient esclaves du tems même de Samson , pendant qu'il suffisait à Samson d'une simple machoire d'âne pour tuer mille Philistins , & que Dieu opérât par les mains de Samson les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères , ou par l'ordre de Dieu même depuis qu'ils errerent dans les déserts jusqu'au tems où ils eurent un Roi élu par le sort.

Les Lévités après l'adoration du veau d'or, jetté en fonte par le frere de Moïse ,	
égorgent	23000 Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de Coré	250
Egorgés pour la même révolte	14700.

---

37950.

\* Genèse ch. 15. v. 18. Deuter. ch. 1. v. 7.

Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites	- - -	24000
Egorgés au gué du Jourdain , pour n'avoir pas pu prononcer Schibolet	-	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait		40000
Benjamites tués par les autres Tribus		45000
Lorsque l'Arche fut prise par les Philistins , & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hémorroïdes ils ramenerent l'Arche à Bethsamès , & qu'ils offrirent au Seigneur cinq ansus d'or & cinq rats d'or , les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'Arche , au nombre de		
		50070

---

Somme totale 239020

---

Voilà deux-cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même , ou par leurs guerres civiles , sans compter ceux qui périrent dans le désert , & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de Jacob auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait , Dieu qui les éprouvait & les punissait , rendit cette nation si différente en tout des autres hommes , qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre , & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

---

*CHAPIT. QUARANTE-DEUXIEME.*  
**DES JUIFS DEPUIS SAUL.**

**L** Es Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs Rois que sous leurs juges. Leur premier Roi Saül est obligé de se donner la mort. Isboseth & Miphiboset ses fils sont assassinés,

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de Saül pour être mis en croix. Il ordonne à Salomon son fils de faire mourir Adonias son autre fils, & son général Joab. Le Roi Asa fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. Baasa assassine Nadab fils de Jéroboam & tous ses parens. Jéhu assassine Joram & Okosias, soixante & dix fils d'Achab, quarante-deux freres d'Okosias, & tous leurs amis. Athalie assassine tous ses petits-fils, excepté Joas; elle est assassinée par le grand-prêtre Joiadad. Joas est assassiné par ses domestiques; Amasias est tué; Zacharias est assassiné par Sellum, qui est assassiné par Manahem, lequel Manahem fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. Phaceia, fils de Manahem, est assassiné par Phacée fils de Romeli, qui est assassiné par Osée fils d'Ela. Manassé fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent Amimon fils de Manassé, &c.

Au milieu de ces massacres dix tribus enlevées par Salmanasar Roi des Babiloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manoeuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus, qui bien-tôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans: au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la

permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus , ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers , sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand Alexandre s'empare de la Perse , la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après Alexandre les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux Seleucides ses successeurs en Syrie , tantôt aux Ptolomées ses successeurs en Egypte ; toujours assujettis , & ne se soutenant que par le métier de courriers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte Ptolomée Epiphane. Un Juif , nommé Joseph , devint fermier général des impôts sur la basse Syrie & la Judée qui appartenaient à ce Ptolomée. C'est là l'état le plus heureux des Juifs ; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisième partie de leur ville , appelée depuis l'enceinte des Maccabées , parce que les Maccabées l'acheverent.

Du joug du roi Ptolomée ils repassent à celui du roi de Syrie Antiochus le Dieu. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes , ils devinrent audacieux , & se révolterent contre leur maître Antiochus. C'est le tems des Maccabées , dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions ; mais les Maccabées ne purent empêcher que le général d'Antiochus Eupator fils d'Antiochus Epiphane , ne fit raser les murailles du temple , en laissant subsister seulement le sanctuaire , & qu'on ne fit trancher la tête au grand prêtre Onias , regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie ; ils n'adorerent plus de divinités étrangères ; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais , comptant toujours sur leur délivrance , sur les promesses de leurs prophètes , sur le secours de leur Dieu , mais abandonnés par la Providence , dont

Les décrets ne sont pas connus des hommes :

Ils respirèrent quelque tems par les guerres intestines des rois de Sirie. Mais bien-tôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois & que la dignité de grand sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au Sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des Maccabées, devenu grand prêtre, mais toujours sujet des Siriens, fit ouvrir le sépulcre de David, dans lequel l'exagérateur Joseph prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous Néhémie qu'il eût falu chercher ce prétendu trésor. Cet Hircan obtint d'Antiochus Sidétès le droit de battre monnoye. Mais comme il n'y eut jamais de monnoye juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de David n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand prêtre Hircan était Saducéeu, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges ; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les Saducéens & les Pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre Hircan, & voulurent le condamner à la prison & au fouët. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils Aristobule osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. Aristobule, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mere, & fit égorger Antigone son frere. Il eut pour successeur un nommé Jean, ou Jeanné, aussi méchant que lui.

Ce Jeanné, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient Aristobule & Hircan. Aristobule chassa son frere & se fit roi. Les Romains alors subjugaient l'Asie. Pompée en

passant vint mettre les Juifs à la raison , prit le temple , fit pendre les séditieux aux portes , & chargea de fers le prétendu roi Aristobule.

Cet Aristobule avait un fils qui osait se nommer Alexandre. Il remua , il leva quelques troupes , & finit par être pendu par ordre de Pompée.

Enfin , Marc Antoine donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen , du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même Hérode que St. Matthieu dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem , sur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village , & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présens.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On fait comme ils se révolterent contre les Romains , & comme Titus les fit tous vendre au marché , au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuyèrent un sort encor plus funeste sous les Empereurs Trajan & Adrien , & ils le méritèrent. Il y eut du tems de Trajan un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colere de Dieu contre les Romains ; ils se rassemblèrent , ils s'armerent en Afrique & en Chipre : une telle fureur les anima , qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bien-tôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous Adrien , quand Barcochebas se disant leur Messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encor des Juifs. Le fameux Benjamin de Trudel , Rabin très-savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle , en comptait environ trois cent quatre-vingt mille , tant Juifs que Samaritains : car il ne faut pas faire mention d'un prétendu Royaume de Théma

vers le Thibet, où ce Benjamin, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis Vespasien, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. Mahomet fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au Nord de la Mecque. C'est depuis Mahomet qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Égypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Égyptiens; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourg dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; elle se révolte contre tous ses maîtres; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rempante dans le malheur & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres: mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voye. Ils ont été les héritiers de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la Juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parsis nommés Guébres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendants des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'Orient,

& souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis Omar, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnerent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adoreurs secrets d'Isis, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bien-tôt pour jamais anéanties.

## CHAP. QUARANTE - TROISIEME.

### DES PROPHETES JUIFS.

**N**ous nous garderons bien de confondre les Nabim, les Roheim des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira Balaam prophète de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce Balaam était le prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophète. Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré. C'est pourquoi lorsque St. Paul cite ces vers d'un Poète Grec, Aratus, *Tout vit dans Dieu, tout se meut, tout respire en Dieu*, il donne à ce poète le nom de prophète. \*

Nombre ch. 22.

\* Actes des Apôtres ch. 17.

Lo

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de Pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophètes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causerent de grands malheurs, comme les prophètes des Cévennes au commencement de ce siècle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophète du véritable. C'est pourquoi Manassé roi de Juda fit périr Isaïe par le supplice de la scie. Le roi Sédécias ne pouvait décider entre Jérémie & Ananie qui prédisaient des choses contraires; & il fit mettre Jérémie en prison. Ezéchiel fut tué par des Juifs compagnons de son esclavage. Michée ayant prophétisé des malheurs aux Rois Achab & Josaphat, un autre prophète Tsedékia fils de Canaan \* lui donna un soufflet, en lui disant: L'Esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. Ozée chap. 9. déclare que les prophètes sont des fous, *stultum prophetam, insanum virum spiritualem*. Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le Roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour sçavoir s'il guérirait; Elisée répondit, *que le Roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait*. Le Roi mourut en effet. Si Elisée n'avait pas été un prophète du vrai Dieu, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le Roi n'était pas mort, Elisée avait

\* Paralipomenes ch. 18.

prédit sa guérison en disant qu'il pourrait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le tems de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateur, ce que c'était que l'esprit double qu'Elisée reçut d'Elie, ni ce que signifie le manteau que lui donna Elie en montant au ciel dans un char de feu trainé par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'Apollon. Nous n'approfondirons point quel est le tipe, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans qui en voyant Elisée dans le chemin escarpé qui conduit à Béthel, lui dirent en riant, *monte, chauve, monte*; & de la vengeance qu'en tira le prophète en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus, & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulieres les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit longtems leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes ( si on en croit Hérodote ) envoyèrent à Darah, que nous appellons Darius, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que si Darius ne s'enfuyait aussi vite qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans Hiram, dans Salomon, dans la reine de

Saba. Tarquin le superbe consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gallois, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire simple.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes Juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi Achas qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du Melk ou roitelet de Samarie unis contre lui; il lui dit: *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage pour raser la tête, le poil du pénil (qui est figuré par les pieds.) & la barbe &c.* Alors le prophète prend deux témoins, Zacharie & Urie; il couche avec la prophétesse, elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas; *partagez vite les dépouilles;* & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même Isaïe marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entièrement dépouillés par le Roi de Babylone.

Quoi! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem sans être repris de justice? Oui, sans doute; Diogène ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse; Strabon, dans son 12. livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de Brachmanes qui auraient été honte deux

porter des vêtements. Aujourd'hui encor on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du tems d'Isaïe il y eût un seul usage qui ressembloit aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudiere bouillante tournée au Nord; cette chaudiere représente les peuples qui viendront du Septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achete une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au Roi de Babylone Nabuchodonosor, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les peres mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs peres. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumiere, & quatre roues couverte d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poëlle de fer; il couche trois cens quatre-vingt dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge,

de fèves ; de lentilles , de millet , & le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi* , dit - il , *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais après avoir mangé de ce pain de douleur , Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts ; il en met une partie au feu , coupe la seconde avec une épée autour de la ville , & jette au vent la troisième.

Le même Ezéchiel a des allégories encor plus surprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainsi ; \* Quand tu nâquis , on ne t'avait point coupé le nombril , tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande , ta gorge s'est formée , ton poil a paru.... J'ai passé , j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte , & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton , des braselets , un colier , des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es prostituée dans les carrefours , tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisanes , & tu en as donné à tes amans &c.

\* Oolla a fornicqué sur moi ; elle a aimé avec fureur ses amans , princes , magistrats , cavaliers.... Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le membre d'un âne , & qui.... comme des chevaux.

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs , elles signifiaient les apostasies de Jérusalem

\* Ezech. ch. 16.

\* Ezech. ch. 23.

& de Samarie; Ces apostasies étaient représentées très souvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encor une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne se ressemblent pas plus que la langue Française ne ressemble au Chaldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète Osée (chapitre 1.) de prendre pour sa femme une prostituée, & il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils Jesrael: c'est un tipe de la maison de Jéhu, qui périra, parce que Jéhu avait tué Joram dans Jesrael. Ensuite le Seigneur ordonne à Osée d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Israël qui regardent les dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin (chap. 3.) le Seigneur dans la prophétie d'Amos menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit; & si on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non seulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

## CHAP. QUARANTE - QUATRIÈME.

### DES PRIÈRES DES JUIFS.

**I**L nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères & l'ancienne prière à Isis rapportée dans Apulée. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation

par les prières qu'elle fait à Dieu ; on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs Psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur dans le style oriental tous les biens terrestres.

Tu arroseras les montagnes , la terre sera rassasiée de fruits.

Tu produis le foin pour les bêtes , & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre , & le vin qui réjouit le cœur ; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.

\* Juda est une marmite remplie de viandes ; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée , une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

Demande - moi , & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.

Mon Dieu , traitez mes ennemis selon leurs œuvres , selon leurs desseins méchants , punissez-les comme ils le méritent.

Que mes ennemis impies rougissent , qu'ils soient conduits dans le sépulchre.

Seigneur , prenez vos armes & votre bouclier ; tirez votre épée , fermez tous les passages , que mes ennemis soient couvert de confusion , qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent , qu'ils tombent dans le piège.

Que la mort les surprenne , qu'ils descendent tous vivans dans la fosse.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche , il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.

Ils souffriront la faim comme des chiens , ils se

Pf. 88. Pf. 103. \* Pf. 107. Pf. 2. Pf. 27.

Pf. 30. Pf. 34. Pf. 54. Pf. 57. Pf. 58.

disperseront pour chercher à manger , & ne feront point rassasiés.

Je m'avancerai vers l'Idumée , & je la foulerai aux pieds.

Réprimez ces bêtes sauvages , c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & des vaches. — Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis , & la langue de vos chiens en sera abreuvée.

Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère , qu'ils soient exposés à votre fureur , que leur demeure & leurs tentes soient désertes.

Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnu.

Mon Dieu , traitez-les comme les Madianites , rendez-les comme une roue qui tourne toujours , comme la paille que le vent emporte , comme une forêt brûlée par le feu.

Asservissez le pécheur , que le malin soit toujours à son côté droit.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché , que ses enfans soient orphelins , & sa femme veuve ; que ses enfans soient des mendiens vagabonds ; que l'usurier enlève tout son bien.

Le Seigneur juste coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle , & qui les écrasera contre la pierre , &c.

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les prières de son peuple , il ne serait resté que des Juifs sur la terre ; car ils détestaient toutes les nations , ils en étaient détestés ; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïssaient , ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais

Pf. 59.    Pf. 67.    Pf. 68.    Pf. 78.    Pf. 82.  
Pf. 108.    Pf. 128.    Pf. 136.

il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les même prières, & de lui demander qu'on éventre les meres & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre Dieu étant reconnu pour le pere commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plut à Dieu que sous une loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos freres, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

*CHAP. QUARANTE-CINQUIEME.*

DE JOSEPH,

HISTORIEN DES JUIFS.

ON ne doit pas s'étonner que l'histoire de Flavien, Joseph trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires: il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares: peu de Romains daignent lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de Joseph à Appion, qu'il trouva un petit nombre de

lecteurs ; & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du tems de Titus , pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que Joseph avait tiré la plupart des faits des livres sacrés dictés par le Saint-Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que Joseph avait ajouté beaucoup de choses à la Bible , & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques historiettes dans le troisième livre d'Esdras , & que ce livre d'Esdras est un de ceux qu'on nomme Apocryphes.

Que devait penser un Sénateur Romain en lisant ces contes orientaux ? Joseph rapporte ( liv. 10. ch. 12. ) que Darius fils d'Astiage avait fait le prophète Daniel , Gouverneur de trois cent soixante Villes lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que Daniel gouvernait trois cent soixante Villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit juive.

Le même Joseph donne au second temple des Juifs , rebâti par Zerobabel , une singulière origine.

*Zorobabel* , dit-il , *était l'intime ami du roi Darius*. Un esclave Juif intime ami du roi des rois ! c'est à peu-près comme si un de nos Historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères , était l'intime ami de Louis XIV.

Quoiqu'il en soit , selon Flavian Joseph , Darius qui était un Prince de beaucoup d'esprit , proposa à toute sa Cour une question digne du mercure galant , savoir , qui avait le plus de force , ou du vin , ou des rois , ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une tiare de

lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. Zorobabel prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, Apamée la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée Majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de Zorobabel si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux Académiciens a fait de Soliman & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'Auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le Roi de France ne l'a point appelé mon cousin; nous ne sommes plus au tems des Darius.

Ces rêveries dont Joseph surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les Payens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que Joseph avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que Joseph lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des Anges aux Patriarches, le passage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en si peu de tems, & dans un aussi petit terrain, tous les prodiges qui signalerent cette nation ignorée,

(172)

furent traitées avec ce mépris, qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple Roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des auteurs prophanes<sup>1</sup>; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant qu'il peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'historien Joseph que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les Titus, les Trajans, les Antonins, & que tout le Sénat & les Chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de Joseph, & les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce.

---

**CHAP. QUARANTE-SIXIEME.**

**D'UN MENSONGE**

**DE FLAVIAN JOSEPH ;**

**CONCERNANT**

**ALEXANDRE ET LES JUIFS.**

**L**ors qu'Alexandre élu par tous les Grecs comme son pere, & comme autrefois Agamemnon, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eût

remporté la victoire d'Illus, il s'empara de la Sirie : l'une des provinces de Darah ou Darius ? il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à Darius tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tir. Cette Ville était sous la protection des Rois de Perse, & souveraine de la mer ; Alexandre la prit après un siège opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage ; la digue qu'il osa faire sur la mer, est encore aujourd'hui regardée comme le modele que doit suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant Alexandre, que le Duc de Parme prit Anvers, & le Cardinal de Richelieu la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. Rollin à la vérité, dit qu'Alexandre ne prit Tir, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais Alexandre pouvait avoir encor d'autres raisons, il fallait après avoir soumis Tir, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi Alexandre ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'Arrien, Quinte-Curce, Diodore, Paul Orose même, le rapportent fidèlement d'après le journal d'Alexandre.

Que fait Joseph pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'Alexandre avec toute la Sirie, & honorée depuis de quelques privilèges par ce grand homme ? Il prétend qu'Alexandre en Macédoine avait vû en songe le grand prêtre des Juifs Jaddus (supposé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finit en us) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'Alexandre avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siège de Tir de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem, comme le grand-prêtre Jaddus

avait autrefois apparu en songe à Alexandre ; il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce Roi ; il obéit , & revêtu de ses habits Pontificaux , suivi de ses Lévites en surplis , il alla en procession au-devant d'Alexandre : dès que ce Monarque vit Jaddus , il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse ; & il le dit à Parménion. Jaddus avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or , sur laquelle était gravé un mot hébreu ; Alexandre qui sans doute entendait l'hébreu parfaitement , reconnut aussi-tôt le nom Jehovah , & se prosterna humblement , sachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. Jaddus lui montra aussi-tôt des prophéties qui disaient clairement qu'Alexandre s'emparerait de l'empire des Perses , prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise , ainsi qu'il avait choisi autrefois Nabucodonosor & Cyrus qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du Romancier Joseph ne devait pas , ce me semble , être copié par Rollin , comme s'il était attesté par un Ecrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne ; & bien souvent la moderne.

## CHAP. QUARANTE-SEPTIEME. DES PRÉJUGÉS POPULAIRES

*Auxquels les Ecrivains sacrés ont daigné se conformer,  
par condescendance.*

**L**es livres saints sont faits pour enseigner la morale & non la physique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus

habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le serpent fut assez subtil pour séduire Eve. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'Ecrivain sacré fait parler le serpent, & l'Anesse de Balaam. Plusieurs Juifs & plusieurs Docteurs Chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie ; mais soit emblème, soit réalité, elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient solides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisimes par firmament. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'écriture se proportionne à cette physique.

Les Indiens, les Caldéens, les Persans imaginaient que Dieu avait formé le monde en six tems. L'auteur de la Genèse, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juifs, représente Dieu formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant fussent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays secs, brûlés du soleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel ; Dieu est toujours représenté comme un homme ; il se promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, *Ruah*, signifie le souffle, la vie : l'ame est toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel ; il était regardé comme une chose surnaturelle , & Homère en parle toujours ainsi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu , le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré , on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait en présentant cette couleur aux meres avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Génèse dit que Jacob eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpens ; & quand la playe n'était pas mortelle , ou qu'elle était heureusement sucée par des charlatans nommés Pfilles, ou que'nfin qu'on avait appliqué avec succès des topiques convenables , on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. Moïse éleva un serpent d'airain , dont la vuë guérissait ceux que les serpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journaliere de voir des mouches & des vermis-seaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux ; toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches , on se figurait que le moyen sûr de procurer des abeilles , était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'averfion pour toute chair corrompue , combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître ainsi des abeilles ne pouvait réussir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. Virgile dans son quatrième chant des Géorgies , dit que cette opération

ration fut heureusement faite par Aristée ; mais aussi il ajoute que c'est un miracle, *mirabile monstrum*.

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est rapporté que Samson trouva un essain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en disant ps. 58. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonnoux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, subsiste encor dans le petit peuple, ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des enfans lépreux & estropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique ch. 20, condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur persuader la résurrection, *Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier ?* on fait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourrissait, il ne leverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que St. Jérôme appelle parler par *œconomie*.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable , dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs fut appelée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage , fut encor un mal dont la cause était ignorée , ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques , lykantropes chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit Oreste à un tel désespoir , qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient poursuivi Alceon , Etéocle & Polinice. Les Juifs Hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques , admirent enfin chez eux des espèces de furies , des esprits immondes , des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les Saducéens ne reconnaissaient point de diables ; mais les Pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'Hérode. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables ; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés , & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de Salomon. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables , que notre Sauveur lui-même accusé , selon St. Matthieu , de les chasser par les enchantemens de Belzébut , accorde que les Juifs ont le même pouvoir , & leur demande si c'est par Belzébut qu'ils triomphent des esprits malins ?

Certes , si les mêmes Juifs qui firent mourir Jésus avaient en le pouvoir de faire de tels miracles , si les Pharisiens chassaient en effet les diables , ils faisaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur ; ils avaient le don que Jésus communiquait à ses disciples ; & s'ils ne l'avaient pas , Jésus se conformait donc au préjugé populaire , en daignant supposer

que ses implacables ennemis, qu'il appellaient race de vipères, avaient le don des miracles & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les Chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-tems si commune. Il y a toujours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables, ni de possédés, tant les choses changent avec le tems ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés : & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre ; la vertu seule ne change jamais : elle est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, & qui est toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

## CHAP. QUARANTE - HUITIEME.

### DES ANGES,

### DES GÉNIES DES DIABLES ;

*chez les anciennes nations & chez les Juifs.*

**T**out a sa source dans la nature de l'esprit humain ; tous les hommes puissans, les Magistrats, les Princes avaient leurs messagers ; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des Anges. Les Parsis ignorans qui subsistent encor, ont communiqué à l'Auteur de la Religion des anciens Parsis, \* les noms des Anges

\* Hilde de Religione veterum persarum.

que les premiers Perles reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf ; parmi lesquels ne sont ni Raphaël, ni Gabriël ; que les Perles n'adoptèrent que long-tems après. Ces mots sont Caldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'histoire de Tobie on ne voit le nom d'aucun Ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perles dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du Sadder, ne comptaient que douze Diabes ; & Arimane était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au-lieu de Génies tutélaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demi-dieux. Au-lieu de Diabes ils eurent Até, Erinis, les Euménides. Il me semble que ce fut Platon qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui présidait aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux Génies ; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes, les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du Canon Hébreu.

Ces Anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des ailes. Raphaël conduisit Tobie. Les Anges qui apparurent à Abraham, à Loth, brûrent & mangèrent avec ces patriarches ; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que

trop que les Anges de Loth avaient un corps. Il se-  
rait même difficile de comprendre commens les An-  
ges auraient parlé aux hommes, & comment on leur  
eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure hu-  
maine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de  
Dieu. Il parle le langage humain avec Adam & Eve,  
il parle même au serpent; il se promène dans le jar-  
din d'Eden à l'heure de midi. Il daigne conserver  
avec Abraham, avec les Patriarches, avec Moïse.  
Plus d'un commentateur a cru même que ces mots  
de la Genèse, *faisons l'homme à notre image*, pou-  
vaient être entendus à la lettre; que le plus parfait  
des êtres de la terre était une faible ressemblance de la  
forme de son créateur; & que cette idée devait en-  
gager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des Anges transformés en Dia-  
bles, en Démon, soit le fondement de la religion  
juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien  
dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun  
livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un  
serpent parla à Eve & la séduisit. Elle a soin de re-  
marquer que le serpent était le plus habile, le plus  
rusé de tous les animaux; & nous avons observé  
que toutes les nations avaient cette opinion du ser-  
pent. La Genèse marque encor positivement que la  
haine des hommes pour les serpents vient du mau-  
vais office que cet animaux rendit au genre-humain;  
que c'est depuis ce tems-là qu'il cherche à nous mor-  
dre, que nous cherchons à l'écraser; & qu'enfin il  
est condamné par sa mauvaise action à ramper sur le  
ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est  
vrai que le serpent ne se nourrit point de terre; mais  
toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était-là le cas d'ap-  
prendre aux hommes que ce serpent était un des  
Anges rebelles devenus démons, qui venait exercer

sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation. En ne consultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans Job le maître de la terre, surbordonné à Dieu. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot *Sathan* était Caldéen, que ce Sathan était l'Arimane des Perses adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? Job est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots Arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le Livre fut d'abord écrit par des Arabes. Flavien Joseph, qui ne le compte point parmi les Livres du Canon Hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables, chassés d'un globe du Ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siècles comme les Auteurs de notre damnation. Mais encor une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'Isaïe, *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraissais le matin ?* désigne la chute des Anges, & que c'est Lucifer qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à Eve & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemblable à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les collèges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hiver & le printemps ; l'autre, C'est la neige & le feu ; un autre, C'est la rose & l'épine, ou bien, C'est la force & la faiblesse : & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au Diable. Isaïe dans son 14e. chap. en insultant à la mort d'un roi de Babylone , lui dit , *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins , les cédres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exauteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel , étoile du matin , Hébel , toi qui pressais les nations ; tu-ès abbaïue en terre !*

On a traduit cet Hébel en Latin par Lucifer ; on on a donné depuis ce nom au diable , quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel , était un Ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui seul , il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les dieux répandue chez toutes les nations , est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des Anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'Épître de Saint Jude , où il est dit , „ *Dieu a gardé dans les chaînes*  
 „ *bres , enchaînés jusqu'au jugement du grand jour ,*  
 „ *les Anges qui ont dégénéré de leur origine , & qui*  
 „ *ont abandonné leur propre demeure. . . . Malheur à*  
 „ *ceux qui ont suivi les traces de Cain. . . . des-*  
 „ *quels Enoc septième homme après Adam a pro-*  
 „ *phétisé , en disant , Voici le seigneur est venu avec*  
 „ *ses millions de saints , &c.*

On s'imagina qu'Enoc avait laissé par écrit l'histoire de la chute des Anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement , Enoc n'écrivit pas plus que Seth , à qui les Juifs attribuent des livres ; & le faux Enoc que cite St. Jude , est reconnu pour être forgé par un Juif. (a) Secon-

(a). Il faut pourtant que ce livre d'Enoc ait quelque

dement , ce faux Enoc ne dit pas un mot de la rébellion & de la chute des Anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses *Egregori*.

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru , ils eurent de très-belles filles ; les  
 „ Anges , les vaillants, *Egregori* , en devinrent amoureux , & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs.  
 „ Ils s'animèrent entr'eux ; ils se dirent , Choisissons  
 „ nous des femmes parmi les filles des hommes de  
 „ la terre. Semiaxas leur prince dit , Je crains que  
 „ vous n'osiez pas accomplir un tel dessein , & que  
 „ je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent ,  
 „ Faisons serment d'exécuter nôtre dessein , & dévouons-nous à l'anathème si nous y  
 „ manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cent en  
 „ nombre. Ils partirent ensemble du temps de Jared , & allèrent sur la montagne appelée Hermonim à cause de leur serment. Voici le nom  
 „ des principaux , Semiaxas , Atarculph , Araciel ,  
 „ Chobabiel Hofampsich , Zaciel Parmar , Thausaël ,  
 „ Samiel , Tiriël , Sumiel.

antiquité , car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches , autre livre Juif , retrouvé par un chrétien du premier siècle : & ce testament des douze patriarches est même cité par St. Paul dans sa première épître aux Thessaloniens , si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche Ruben porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux.* Et St. Paul dit précisément les mêmes paroles. Au reste , ces douzes testaments ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de Juda , par exemple , n'y est pas rapporté de la même manière. Juda dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de Ruben a cela de particulier , qu'il admet dans l'homme sept Organes des sens au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste , tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frere Joseph.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze  
 „ cent soixante & dix de la création du monde. De  
 „ ce commerce nâquirent trois genres d'hommes , les  
 „ géants Naphilim , &c.

L'auteur de ce fragment , écrit de ce style qui  
 semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même  
 naïveté. Il ne manque pas de nommer les per-  
 sonnages ; il n'oublie que les dates ; point de réflexions  
 , point de maximes , c'est l'ancienne maniere  
 orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le si-  
 xième chapitre de la Genèse : „ Or en ce tems il y  
 „ avait des géants sur la terre , car les enfans de  
 „ Dieu ayant eu commerce avec les filles des hom-  
 „ mes , elles enfantèrent les puissans du siècle.

Le livre d'Enoc & la Genèse sont entièrement  
 d'accord sur l'accouplement des Anges avec les fil-  
 les des hommes , & sur la race des géants qui en  
 nâquit. Mais ni cet Enoc , ni aucun livre de l'an-  
 cien testament , ne parle de la guerre des Anges  
 contre Dieu , ni de leur défaite , ni de leur chute  
 dans l'enfer , ni de leur haine contre le genre-hu-  
 main.

Il n'est question des esprits malins & du diable  
 que dans l'allégorie de Job , dont nous avons par-  
 lé , laquelle n'est pas un livre Juif , & dans l'avan-  
 ture de Tobie. Le diable Asinodée , ou Shamma-  
 dey qui étrangla les sept premiers maris de Sara ,  
 & que Raphaël fit déloger avec la fumée du foie  
 d'un poisson , n'était point un diable Juif , mais Per-  
 san. Raphaël l'alla enchaîner dans la haute Egypte ;  
 mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer ,  
 ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent  
 que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un  
 enfer , & ce fut quand la secte des Pharisiens pré-  
 valut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que  
 le serpent qui tenta Eve fût un Diable , un Ange  
 précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fon-

dement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chute des Anges devenus diables ; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella diables Belzebuth, Belphegor Astaroth ; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. Belphegor était le Dieu du mariage ; Belzebuth, ou Bel-se-huth, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le Roi Okosias même l'avait consulté comme un Dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie ; & Elie indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Israël pour aller consulter le Dieu d'Accaron ?*

Astaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'Apôtre Jude dit encor que le diable se querela avec l'Ange Michaël au sujet du corps de Moïse. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de Michaël avec le diable n'est que dans un livre apocriphe intitulé, *Analipses de Moïse*, cité par Origène dans le troisième livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusques vers le tems de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de Zoroastre.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre sainte religion a consacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

---

**CHAPIT. QUARENTE-NEUVIÈME.**
**SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ**
**LES AUTRES NATIONS,**
**OU S'ils ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.**

**L** Es livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question,

Philon dans sa relation de sa mission auprès de Caligula, commence par dire qu'*Israël* est un terme Caldéen, que c'est un nom que les Caldéens donnerent aux justes consacrés à Dieu, qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela seul que les Juifs n'appellèrent Jacob *Israël*, qu'ils ne se donnerent le nom d'*Israélites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du Caldéen. Or ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Caldée. est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déjà le Caldéen ?

Flavian Joseph dans sa réponse à Appion, à Lisimaque & à Molon (liv. 2. ch. 5.) avoue en propres termes, *Que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire, comme Hérodote le témoigne. En effet, serait-il probable que la nation antique & puissante des Egyptiens, eut pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous Josué ?*

Les livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que Moïse avait été nourri dans les sciences des Eryp-

tiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand Salomon voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr ? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi Hiram, pour obtenir des ouvriers & des cédres : c'était sans doute payer bien chèrement, & le marché est étrange ; mais jamais les Tyriens demanderent-ils des artistes Juifs ?

Le même Joseph dont nous avons parlé avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtemps aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut sur-tout inconnue des Grecs, qui connaissaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner (ajoute-t-il liv. 1er. ch. 5.) que notre nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue ?

Lorsque le même Joseph raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi Ptolomée Philadelphie acheta une traduction Grecque des livres Juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, Joseph, dis-je, ajoute que Démétrius de Phalere, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, » comment il se » pouvait faire qu'aucun historien, aucun poète » étranger n'eût jamais parlé des loix Juives ; » le traducteur répondit, » Comme ces loix sont toutes » divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été » châtiés de Dieu. Théopompe voulant en insérer » quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit » durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un » songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu » pénétrer dans les choses divines, & en faire part » aux profanes, \* il apaisa la colere de Dieu par

\* Joseph hist. des Juifs, liv. 12. ch. 2.

les prières, & rentra dans son bon sens.

» Théodecte poète Grec ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de Joseph indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction Grecque des livres Juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins Joseph en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres Grecques; on les appella les Juifs Hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis Alexandre prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de l'Égypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

## CHAPIT. CINQUANTIÈME.

### DES ROMAINS.

*Commencement de leur Empire & de leur Religion ;  
leur tolérance.*

**L**Es Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cent cinquante ans avant notre Ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs.

Les Toscans lui communiquèrent la superstition des augures , superstition pourtant fondées sur des observations physiques , sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe , & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des dieux chez un autre , devait être un peuple petit & barbare ; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers consuls , n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de Roi , des monarques tels que Cyrus & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands , ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun , & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers Rois de Rome étaient des capitaines de sibusiers.

Si l'on en croit les historiens Romains , ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé , mais la férocité & le besoin qui le portait à ces rapines , rendirent ses injustices heureuses ; il se soutint étant toujours en guerre ; & enfin , au bout de quatre siècles , étant bien plus aguerri que tous les autres peuples , il les soumit tous les uns après les autres , depuis le fond du golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage , l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au tems de Silla. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cent ans , à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie , c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la République il y eut de très-grandes vertus. Les Romains peints avec le

tems, politerent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les législateurs de l'occident.

Les Grecs paraissaient dans les premiers tems de leurs Républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des répaïres de leurs sept montagnes avec des poignées de foïn, *maripiti*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq mille à la ronde les Eques, les Volscques, les Anuats. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand Roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous jusques vers le tems de Scipion l'Africain.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes c'est qu'ils adopterent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le Sénat & les Empereurs reconnurent toujours un Dieu suprême, ainsi que la plupart des Philosophes & des Poëtes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adopterent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent; *separatim nemo habessit Deos neve advenas nisi publicè adscitos*: que personne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du

monde, cette espece d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine, versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encor très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa maniere de penser. Il n'y en a pas eu un seul exemple depuis Romulus jusqu'à Domitien, & chez les Grecs il n'y eut que le seul Socrate.

Il est encor incontestable que les Romains comme les Grecs adoraient un Dieu suprême. Leur Jupiter était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très grand & très bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême, & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronnée. On sait bien que les poulets sacrés & la déesse Pertunda & la déesse Cloacina sont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises? C'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les Scipions, les Paul-Emiles, les Cicérons, les Catons, les Césars avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette

seconde

seconde erreur ; comme elle a profité de la première.

---

*CHAP. CINQUANTE-UNIEME.*

**QUESTIONS**  
**SUR LES CONQUETES**  
**DES ROMAINS,**  
*ET LEUR DECADENCE.*

**P**ourquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit sous Romulus, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre; & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cent trente-mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient sous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans leur voisinage? Pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage? Ils avaient tout l'entousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cent milie qui viennent à la fin les subjuguier & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant, & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominerent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humble-

N

ment pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à Pirthus;

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cent années à se donner enfin un Empire à peu-près aussi vaste que celui qu'Alexandre conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses, & qu'Alexandre eut à faire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains, amollis à leur tour sous Honorius & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de Marius, les Romains dûrent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire, les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de Marius.

La faiblesse des Empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le Christianisme, les disputes théologiques substituées au manieement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui

accablèrent Rome languissante, sous des Empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, innodèrent l'Empire Romain, quelles mesures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de l'*Omoosios* à l'*O-mousios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. Nestorius patriarche de Constantinople qui eut d'abord un grand crédit sous Théodose second, obtint de cet Empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentants, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14. de la Lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les baptisés ; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos* ; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les Barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi Alaric qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les Historiens de ces tems-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. Alaric avait été général d'Armée sous Théodose I, Prince, violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il

vainquit avec eux son compétiteur Eugène ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. Théodose soudoyait Alaric & ses Goths. Cette paye devint un tribut quand Arcadius fils de Théodose fut sur le trône de l'Orient. Alaric épargna donc son tributaire pour aller tomber sur Honorius & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre Stilicon, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des Barbares. Honorius sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner Stilicon que de battre Alaric. Cet indigne Empereur retiré à Ravenne, laissa le Barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siège devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soye, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la raçon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'Alaric extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après trompé par Honorius, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré ; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que Théodose II le fut d'Attila. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de Constantin, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des Etats ? Qui aurait prédit à Auguste qu'un jour le Capitole serait occupé par un Prêtre d'une religion tirée de la religion Juive.

(197)

ve ; aurait bien étonné Auguste. Pourquoi ce Prêtre s'est-il enfin emparé de la Ville des Scipions & des Césars ? c'est qu'il l'a rrouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort , comme les Evêques d'Allemagne vers le treiziémé siècle devinrent souverains des peuples dont ils étaient Pasteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. Romulus ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths , ni pour des Evêques. Alexandre n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; & Constantin n'avait pas bâti Constantinople pour Mahomet second.

---

## CHAP. CINQUANTE-DEUXIEME.

# DES PREMIERS PEUPLES

## QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE

### ET DES FABLES

## DES PREMIERS HISTORIENS.

**I**L est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à plusieurs siècles au-delà sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Sy-

riens qui avaient de grandes villes , avaient aussi des annales.

Les peuples errants doivent être les derniers qui aient écrit , parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des Archives & de les conserver , parce qu'ils ont peu de besoins , peu de loi , peu d'événemens , qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire , & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire , un peuple errant encor moins , une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard ; on commence par quelques registres très-sommaires , qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales , & il faut recommencer vingt fois comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation ; ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes , & cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux , par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtième Olympiade , plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor , le plus ancien Historien des Romains , n'écrivit que du tems de la seconde guerre contre Carthage , environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or , si ces deux nations , les plus spirituelles de la terre , les Grecs & les Romains nos maîtres , ont commencé si tard leur histoire , si nos nations septentrionales n'ont eu aucun Historien avant Grégoire de Tours , croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige , ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes , ou des Arabes errants & voleurs , qui errent dans des montagnes de sable , aient eu des Thucydides & des Xénophons ? peuvent-ils savoir quelque chose

de leurs ancêtres ? peuvent-ils acquérir quelque con-  
naissance avant d'avoir eu des villes , avant de les  
avoir habitées , avant d'y avoir appelé tous les arts  
dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes , ou les Nazamons , ou les Ef-  
quimaux , venaient nous donner des annales anti-  
datées de plusieurs siècles , remplies des plus éton-  
nans faits d'armes , & d'une suite continuelle de  
prodiges qui étonnent la nature , ne se moquerait-  
on pas de ces pauvres sauvages ? Et si quelques  
personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées  
à le faire croire , donnaient la torture à leur esprit  
pour rendre ces sottises vraisemblables , ne se mo-  
querait-on pas de leurs efforts ? & s'ils joignaient à  
leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour  
les savans , & la cruauté de persécuter ceux qui  
douteraient , ne seraient-ils pas les plus exécrables  
des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les  
métamorphoses de Sammonocodom , & qu'il me  
menace de me brûler si je lui fais des objections ,  
comment dois-je en user avec ce Siamois ?

Les historiens Romains nous content à la vérité ,  
que le Dieu Mars fit deux enfans à une Vestale ,  
dans un siècle où l'Italie n'avait point de Vestales ,  
qu'une louve nourrit ces deux enfans au-lieu de les  
dévorer , comme nous l'avons déjà vu ; que Castor  
& Pollux combattirent pour les Romains , que Cur-  
tius se jeta dans un goufre , & que le goufre se  
referma ; mais le sénat de Rome ne condamna ja-  
mais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces pro-  
diges : il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événemens  
très-possibles , qui sont très-peu vraisemblables. Plu-  
sieurs savans hommes ont déjà révoqué en doute  
l'aventure des oyes qui sauvèrent Rome , & celle  
de Camille qui détruisit entièrement l'armée des  
Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup , à  
la vérité , dans Tite-Live ; mais Polibe , plus an-

rien que Tite-Live, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de Tite-Live ou de Polibe? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de Régulus qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même Polibe presque contemporain, Polibe qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbaquement le droit des gens avec Régulus, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, Diodore de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de Régulus ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de Régulus, si leur pere avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de Régulus s'établit avec le tems, la haine contre Carthage lui donna cours; Horace la chanta, & on n'en douça plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de Childeric & d'une Bazine femme d'un Bazin, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'ayaient point encore de rois.

Grégoire de Tours est notre Hérodote, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grecs. Les moines qui écrivirent après Grégoire furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? Ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargerent ils jamais d'opprobres des Princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je fais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigots qui regnerent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales de Clovis, de Thieris, des Childebert, des Chilperics & des Clotaires, que dans celles des rois de Juda & d'Israël. Rien n'est assurément plus sauvage que ces tems barbares ; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine Brunehaut ?

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. Frédégaire qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de Brunehaut, ( & non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression ) Frédégaire, dis-je, nous assure que le roi Clotaire, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine Brunehaut sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en pièces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumér Brunehaut dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp ? Les moines Frédégaire & Aimoin le disent, mais ces moines sont-ils des de Thou & des Humes ?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siècle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet éperon ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur ? Car, au 15<sup>e</sup>. siècle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée ? Il est vrai que Paquier dit que la mort de Brunehaut *avait été prédite par la Sibylle.*

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? Ils étaient presque les seuls qui fussent lire & écrire, lorsque Charlemagne ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événements. Nous croyons avec eux que Charles Martel battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cent soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que Clovis ; second du nom, devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de Saint Denis dans l'Eglise de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France , ou plutôt de l'histoire des rois Franks & de leurs mairies , on pourroit s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges gossiers dont elle est pleine ? On y assége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs , défendues par des palissades de pieux , & par des fossés. On sait que ce n'est que sous Henri l'Oiseleur , vers l'an neuf cent vingt , que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin , tous les détails de ces temps - là sont autant de fables , & qui pis est , de fables ennuyeuses.

## CHAP. CINQUANTE-TROISIEME.

### DES LÉGISLATEURS ,

### QUI ONT PARLÉ

### A U N O M D E S D I E U X .

**T**out Législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix , était visiblement un blasphémateur , & un traître ; un blasphémateur , puisqu'il calomniait les Dieux ; un traître , puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix , les unes naturelles , communes à tous , & utiles à tous. » Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain , tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour » & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frere ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour » voilà les loix que

la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni Orphée, ni Hermès, ni Minos, ni Licurgue, ni Numa n'avaient besoin que Jupiter vint au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité; tu veux me tromper, si tu l'as fait descendre pour enseigner ce que nous savons tous; tu veux sans doute la faire servir à quelque autre usage: tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation: je te déferé au peuple comme un tyran qui blasphème.

Les autres loix sont les politiques: loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un Législateur profane eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les Législateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier supplice? Non; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des âmes droites & élevées qui proposent des choses utiles à la société, sans se vanter qu'elles lui ont été révélées, de même aussi parmi les Législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables, sans les attribuer à Jupiter ou à Minerve. Tel fut le sénat Romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Asie & à l'Afrique, sans les tromper; & tel de nos jours a

(205)

été pierre le grand , qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement qu'Hermès aux Egyptiens , Minos aux Crétois , & Zamolxis aux anciens Scythes.

*Le reste manque. L'Editeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de l'Abbé Bazin. S'il retrouve la suite , il fera part aux amateurs de l'histoire.*

F I N.